

Libro di Paul — Novelle diverse

Novelle 5 — Marzo

© SLPennyworth 2022

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les faits décrits ne sont que le produit de l'imagination de l'auteur, ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé, vivantes ou décédées, des établissements commerciaux, des événements ou des lieux ne serait que le fruit d'une coïncidence.

Tout droit réservé. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'auteur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut la photocopie, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'informations. Pour demander une autorisation ou pour toute autre information, merci de contacter S.L.Pennyworth, simonne.l.pennyworth@gmail.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Ces « nouvelle » font partie du Libro di Paul retraçant l'histoire du clan de Rome.

Elles prennent place entre les tomes du cycle I du Livre de Kris.

Cette « quarta novella » se situe donc chronologiquement entre le tome 5 et le tome 6 et contient certaines indications susceptibles de spoiler le lecteur sur les tomes précédents.

Capitolo 1

La chambre était vide. Le bureau était vide. Le salon était vide. La cuisine était vide. Le sous-sol était vide.

L'hôtel était vide.

Tout était silencieux.

Sépulcral.

Naples reprit une gorgée de vin.

Son cœur saignait. Ses larmes s'étaient taries depuis bien longtemps, mais sa peine restait toujours aussi vivace.

À peine un mois s'était écoulé.

Il aurait pu se passer des années.

Quelqu'un s'assit près de lui. À son parfum, il reconnut Lucia. Il se tourna vers elle. Elle avait le visage défait, les cheveux emmêlés, les yeux rougis, les traits tirés. Il lui tendit son verre. Elle le but.

Ils se regardèrent quelques secondes puis Naples se resservit.

— Cesare ? demanda-t-il.

— Comme d'habitude, répondit-elle.

Il hocha la tête. Il fallait s'y attendre.

Après la mort de Paul et de Valens, tout était différent. Naples s'était préparé à la disparition du Dux Reum. Paul lui en avait parlé, lui avait confié diverses missions à effectuer une fois qu'il serait parti. Il avait eu le temps de se projeter. Mais Valens... Paul ne l'avait pas vu venir. Et Naples ne parvenait pas à digérer tout ça.

Contrairement à lui, ses deux compagnons avaient deux morts à gérer. Paul, leur mentor, leur guide et Valens, le petit dernier, le jeune adulte à peine sorti de l'adolescence qui comptait refaire le monde. Son enthousiasme, ses envies... tout ceci s'était évanoui quand un souterrain l'avait tué.

Lucia avait été sous le choc pendant quelques jours. Mais elle avait réussi à plus ou moins reprendre le dessus. Ce qui la peinait à présent, c'était l'attitude de Cesare. Le Valentinois ne parvenait pas à accepter la mort de Valens. Et il s'éloignait d'elle. D'eux.

C'était cela qu'elle ne supportait pas.

Il possédait ainsi une façon très personnelle d'endurer le deuil. L'isolement, mais Lucia croyait qu'il y avait autre chose également. Il sortait et ne revenait que des heures plus tard, sans donner d'explications. Il se montrait taciturne d'habitude, mais elle trouvait qu'en ce moment, c'était encore bien pire.

— Tu ne sais toujours pas où il va ? s'enquit Naples.

Elle secoua la tête. Ce n'était pas faute de lui demander, mais il ne répondait pas. Il se contentait de la regarder puis de se détourner.

— Il refuse de m'adresser la parole. Comme si j'y pouvais quelque chose. S'il imagine que ça ne me fait rien...

— Je pense que c'est autre chose. Ça n'a rien à voir avec toi.

— Mais il te parle à toi, alors que très franchement...

Elle ne finit pas sa phrase et contempla son compagnon d'un air désolé. Naples devina ce qu'elle avait failli dire. « Très franchement, à toi il pourrait en tenir rigueur. Tu étais au courant et tu n'as rien fait pour empêcher cela de se produire. »

— Naples, je ne voulais pas... je sais que tu... Même si tu avais envie de faire quelque chose, je sais que Paul ne t'aurait pas laissé le choix.

— Il ignorait que Valens mourrait. Il ne l'avait pas imaginé. Ou alors il s'est gardé de me le dire. Mais je pense que s'il l'avait vu, il se serait assuré que Valens reste avec moi. Qu'il ne prenne pas part à la bataille.

— Même pas sûre... il avait une théorie comme quoi ce qui devait se produire se produirait de toute manière même si on essayait d'y résister.

Naples acquiesça. Il connaissait bien cette théorie, Paul la lui avait répétée un nombre incalculable de fois. « Il y a des choses qu'on ne peut changer. La mort en fait partie. Tout être qui vit finit par périr. Parfois, trop tard et parfois trop tôt. Mais aucun d'entre nous n'a vocation à rester sur Terre pour toujours. »

— Je pense que pour Valens, il aurait essayé, insista néanmoins Naples.

Lucia soupira. Valens demeurait un fils pour Paul et Paul, un père pour Valens. Après y avoir bien réfléchi, elle s'était fait la remarque qu'aucun des deux n'aurait pu surmonter la mort de l'autre. C'était peut-être aussi bien. Mais Valens lui manquait. Elle posa sa tête sur l'épaule de Naples.

— J'ai l'impression que Valens va débarquer et nous dire une connerie. Ou alors, nous bassiner avec Giulia. Il a jamais osé lui parler...

— Il était timide et n'aimait pas se mettre en avant, confirma Naples.

— Sauf quand il maniait sa faux... il adorait se montrer alors, il fanfaronnait...

— C'est vrai. Mais il y avait de quoi. Il avait raison, manœuvrer une faux, c'est la classe.

— C'est super difficile à manipuler... j'ai testé, mais je n'y arrive pas.

— Tu as essayé ? s'étonna Naples. Pourquoi ?

Elle se redressa et haussa les épaules.

— J'ai trouvé triste que cette faux reste... sans rien faire.

L'émotion prenait la gorge de sa compagne et Naples hocha la tête. Il comprenait ce qu'elle avait voulu faire. C'était un hommage, un moyen de se dire que Valens demeurerait toujours près d'eux. Il aurait souhaité avoir découvert une solution aussi, mais il n'en avait vu aucune.

— Parlons d'autre chose, enjoignit Lucia en reniflant bruyamment.

C'était davantage une supplique qu'un véritable ordre. Son compagnon devina qu'elle était à deux doigts de craquer et qu'elle s'y refusait. Comme il avait d'autres préoccupations, cela tombait bien.

— Kris veut venir habiter ici, rappela Naples.

— J'ai demandé, admit Lucia.

Elle saisit le regard interrogateur de son compagnon et s'expliqua.

— Ça nous fera un peu d'animation, il va probablement emménager avec Alexandre, son petit frère. Un bébé c'est toujours plein de vie alors...

— Tu penses que Cesare se prendra d'affection pour lui et qu'il nous reviendra ?

Lucia se tourna vers son compagnon, surprise. Elle n'imaginait pas que son plan était si prévisible.

— C'est si transparent ?

— Un peu, avoua Naples. Mais c'est parce que je te connais. Tout ce que tu entreprends possède en général un rapport avec Cesare.

— Pas tout, se défendit-elle en faisant la moue.

— Si, tout, s'entêta Naples.

Il lui jeta un regard mystérieux, mais elle n'aimait pas ce qu'elle y lisait. Sa faiblesse, ses émotions s'y reflétaient et elle refusait de l'admettre. Elle préféra donc reprendre son explication.

— Bref... ça nous changera. Et puis de toute manière, Kris est Dux Reum maintenant, il doit vivre ici. Entre les archives, les liens avec le Vatican... sa place est là.

— C'est un téléporteur... il pourrait résider n'importe où. Il pourrait simplement venir quand on a besoin de lui.

— Oui, mais je pense que c'est mieux que le Dux Reum demeure ici. C'est une cité sous

protection céleste, il ne sera pas empêtré par des soucis avec son territoire, son clan... il sera plus libre de passer d'un clan à un autre pour soulager les défenseurs. D'autant plus maintenant que la moitié de nos forces ont été décimées.

Naples émit un grognement. Elle avait raison, mais il répugnait à l'admettre. En fait, ce qui le dérangeait le plus, c'était que quelqu'un prenne la place de Paul. Il avait encore du mal à se faire à l'idée que Paul ne soit plus là, que quelqu'un d'autre soit le Dux Reum, mais il ne croyait pas pouvoir s'habituer à un nouveau compagnon.

— Peut-être, admit-il à contrecœur. Mais il pourrait attendre un peu avant d'emménager.

— Il ne compte pas venir dans la seconde, rappela Lucia. Je pense qu'il espère qu'on lui dise que nous sommes prêts.

— C'est ce qu'il m'a dit effectivement. Il a tenu à téléphoner. Je crois qu'il voulait parler avec Cesare aussi, mais...

Lucia acquiesça. Puisque le Valentinois ne se montrait pas... Elle ignorait même si leur compagnon était au courant de la possibilité pour Kris d'arriver. Les deux hommes se connaissaient, mais ne s'étaient jamais réellement côtoyés.

— Quand j'y pense, c'est effectivement étrange. Il a résidé dans cet hôtel avant nous et je n'ai pas envie qu'il y revienne, sourit Naples.

— C'est vrai qu'il a habité avec Paul bien avant notre naissance. Il est parti juste avant que tu arrives, je crois... ou que Cesare vienne, je ne sais plus. Par contre, il me semble que Paul disait qu'il était légèrement maniaque... sans doute qu'il va falloir qu'on se mette au rangement.

Naples contempla le salon par la baie vitrée de la terrasse. Des vêtements, des cartons de pizza entamées, des armes, des livres ouverts, des boîtes de DVD, des plaids en boule, une manette de console, des tubes de crèmes diverses et variées, des bouteilles vides ou à moitié pleines, des couverts sales ornaient le plancher et les meubles. Et ce n'était que la partie immergée de l'iceberg.

C'était un gros tas et Naples ignorait ce qu'il y avait tout en dessous. Pire encore, il ne se rappelait plus s'il y avait un tapis ou si le sol était nu... ni même à quoi le sol pouvait bien ressembler.

— Pour ça, c'est sans doute un bien, jugea-t-il.

Sa compagne haussa les épaules. Elle avait pris l'habitude de vivre ainsi, elle ignorait si elle pourrait s'en défaire. Le ménage, le rangement... ce serait peut-être trop de contraintes.

— Oui, toi ça te plairait, ta chambre on dirait une cellule de moine, railla-t-elle.

— Au moins, je trouve mes sous-vêtements, je ne suis pas obligé d'organiser une chasse à chaque fois que je veux mettre la main sur une culotte, rétorqua Naples, rieur.

— C'était un string et je ne l'ai fait qu'une fois ! s'écria Lucia avant de constater le sourire moqueur de son compagnon.

Elle lui donna une légère claque dans les côtes et grogna. C'était un coup bas. Il allait le payer cher.

Une sonnerie les interrompit et Naples récupéra son portable. Il fronça les sourcils en découvrant de qui émanait l'appel et Lucia le vit pâlir. Elle se pencha un peu et déchiffrâ les mots « Leonardo Scarpa ». Elle comprit immédiatement le problème.

— Tu ne lui as pas parlé depuis...

— Noël, confirma Naples. Il est retourné en Colombie et je... on n'a pas discuté.

Elle hocha la tête. Il avait refusé de le rencontrer tandis que Leo récupérait de sa confrontation avec l'ombre. Et puis, il avait dû partir et là encore, Naples avait décliné ses propositions de visite. Elle trouvait cela bête, mais personne ne l'avait jugé. Et ensuite, il y avait eu d'autres chats à fouetter.

La sonnerie s'arrêta et elle considéra son compagnon.

— Il a dû rentrer, comprit-elle.

Naples approuva. C'était la date de son retour, mais il l'avait oublié. Il pensait qu'il allait être prêt, mais ce n'était pas le cas. Son portable vibra une nouvelle fois pour lui annoncer un message vocal.

Naples ne savait pas s'il était paré à l'entendre.

Capitolo 2

La sueur coulait entre sur son cou, entre ses pectoraux et sur son ventre plat. Le sang gouttait sur son épaule, le long de son biceps puis de sa main. Il serra les dents en se redressant, faisant jouer les muscles de son dos. Il rabattit ses cheveux noirs sur l'arrière de son crâne puis fixa son regard sombre sur son adversaire.

Ce dernier, un gristak le dardait de ses deux mètres de haut. Ses quatre bras fendaient l'air, menaçants. Il avait quelques plaies, mais rien de significatif pour lui. Objectivement, il se trouvait en excellente forme. Même si le combat durait depuis de longues minutes déjà.

Cesare fit un pas sur le côté. Il avait besoin de temps pour reprendre son souffle. Le gristak venait de lui démettre l'épaule et l'avait atteint avec sa propre épée. L'humiliation était grande, mais le Valentinois refusait de se rendre. Les affrontements étaient toujours à mort et il n'en avait encore perdu un seul. Il n'allait pas commencer.

Il massa son omoplate lancinante pour examiner attentivement sa blessure. Cela allait s'avérer douloureux, mais il pouvait se soigner. Il continua à tourner autour de son opposant tout en cherchant un endroit où s'appuyer rapidement pour remettre son épaule en place. Il avisa le mur de l'arène. C'était loin, mais il n'avait pas tellement le choix.

Doucement, pour éviter que son adversaire ne s'en aperçoive, il chemina dans cette direction. Le souterrain grognait, visiblement irrité que l'humain face à lui ne fournisse plus d'effort pour se battre. Il essayait de se ruer sur Cesare, mais le défenseur, plus rapide et plus agile, l'esquivaient avec une facilité déconcertante.

Quand il se trouva à portée, Cesare se détourna de son rival et fonça. Il plaça l'épaule dans la bonne direction et se cogna contre le mur. Il retint un grondement de douleur lorsque la tête de l'humérus glissa sous l'os de l'omoplate pour se remettre dans sa cavité. Mais il n'eut pas le temps d'encaisser le choc.

Le gristak se ruait sur lui, les quatre poings fermés et Cesare s'écarta vivement de la paroi pour l'éviter. Le souterrain fondit sur le mur et quatre trous se formèrent au point d'impact. Le défenseur en profita pour, d'une détente, sauter et s'accrocher à son ennemi. Ce dernier se débattit alors que Cesare se posait sur ses épaules.

Le Valentinois savait qu'il n'obtiendrait jamais l'avantage sur le plan purement physique. Il devait ruser. La peau noire des gristak était si épaisse qu'aucune arme blanche ne pouvait la transpercer et il n'avait pas pris ses pistolets. Il ne lui restait donc plus qu'une solution même s'il ne l'aimait pas beaucoup.

Il évita les moulinets des bras, se retint alors que le souterrain bougeait en tout sens puis enserra la tête de son adversaire dans ses bras. Des crocs se refermèrent sur lui, mais il tint bon et, d'une torsion puissante, il brisa la nuque du souterrain. Les deux combattants roulèrent à terre, soulevant une vague de poussière.

Cesare reprit son souffle avant de dégager son bras de la gueule du gristak et de se relever. Le sable s'insinuait partout. Il s'aperçut qu'il venait de ruiner son pantalon de cuir. Il ravala un juron, misant sur la réaction outrée de Lucia quand elle verrait l'état de son cadeau.

Il n'entendit les hurlements de la foule qu'une fois entièrement redressé, lorsque l'arbitre, un praoba, vint soulever sa main pour signifier sa victoire. Cesare cracha un glaire sanguinolent sur le sol. Peu lui importait le succès, seul comptait le défoulement que cela lui procurait. Mais il se plia de bonne grâce aux diverses manifestations des spectateurs et des parieurs.

Le tenancier lui avait dit que sans cela, il pourrait aller combattre ailleurs. Et Cesare n'avait pas envie d'aller ailleurs. L'aire de Jeux n'était pas l'unique bar souterrain de Rome, mais c'était le moins mal famé.

— Encore une bonne soirée, se réjouit le praoba lorsque Cesare et lui furent sortis de l'arène.

L'attention s'était un peu détournée d'eux et le patron avait entraîné le défenseur à l'écart. Le Valentinois se contenta de répondre par un grognement et un haussement d'épaules. Le souterrain secoua la tête. Taciturne, l'humain n'avait jamais souhaité faire plus ample connaissance. C'était regrettable. Se lier avec un défenseur pouvait parfois se révéler intéressant pour les affaires.

— Tiens, voilà ta part, continua-t-il en tendant à Cesare une bourse pleine de mandranos.

— Je t'ai dit que je ne fais pas ça pour ça. Tu peux garder le fric, fit Cesare en allant s'appuyer au bar.

Il grimaça légèrement quand son épaule se rappela à lui et commanda un namtapotum, une espèce de bière préparée à partir de la fermentation des racines de mandragores. C'était peu alcoolisé, mais assez fort et donnait quelques hallucinations bienvenues pour trouver le sommeil.

— Sans déconner, si tu le fais pas pour le fric, tu te bats pour quoi ? lâcha le praoba en rangeant la bourse dans un repli de sa tunique et en s'approchant du défendeur.

— En quoi ça te regarde ?

Le souterrain haussa les épaules. C'était de la pure curiosité, mais apparemment, il valait mieux ne pas trop asticoter le céleste sur ça.

— C'était pour discuter, répondit-il donc.

Cesare soupira. Il n'était pas là pour palabrer. Il venait uniquement dans le but de combattre et de se défouler. Et à Rome, se défouler sur les souterrains, ce n'était pas toujours facile. Contrairement aux autres clans, il n'y avait pas d'attaques, pas de patrouilles nocturnes... rien. Alors se battre dans l'arène d'un bar souterrain, c'était la seule possibilité d'éclate.

Le barman lui rapporta son namtapotum et Cesare prit de longues gorgées, appréciant la légère acidité en arrière-gout.

— Bon, tu me diras, j'en ai un peu rien à foutre qu'un défendeur risque sa vie dans mon arène. En plus, c'est gratuit, mais sans blague... j'aimerais comprendre.

Cesare foudroya le praoba du regard. Il savait que les praoba avaient la langue pendue. Ce n'était pas pour rien qu'en général c'était eux qui tenaient les bars et autres lieux de réjouissance. Mais il n'avait jamais imaginé qu'ils puissent s'avérer aussi collants. Manifestement, celui-là ne saisissait pas qu'il n'avait pas envie de discuter. Alors que cela faisait des semaines que Cesare fréquentait son bar.

— Y a rien à comprendre, rétorqua-t-il, dans le mince espoir que le souterrain le laisse enfin tranquille.

Mais ce dernier fit la moue et Cesare sut qu'il ne lui ficherait pas la paix.

— OK... mais si tu crèves, tes compagnons vont pas venir te venger ?

Le Valentinois pensa brièvement à Lucia et Naples. Peut-être qu'ils le feraient. S'ils saisissaient où il se trouvait et ce à quoi il s'occupait. Lucia n'arrêtait pas de le questionner à ce propos, mais il refusait de répondre. Il n'avait pas envie de l'écouter pendant une heure lui faire la morale. Quant à Naples... Cesare savait que son compagnon se doutait de quelque chose, mais il n'était jamais venu le confronter.

— Aucun risque, assura-t-il.

Le souterrain lui adressa un regard peu convaincu. Avant de soupirer profondément.

— Bon sang, t'as intérêt à pas te planter, j'ai assez d'emmerdes comme ça. Avec ce putain de traité, Belzébuth rappelle tout le monde à Subterraneis. Il nous laisse le choix, soit rester sur Terre coupé de tout soit retourner en bas... Franchement, c'est un sacré dilemme.

Cesare reprit une gorgée de namtapotum. Il n'ignorait rien des tractations entre Kris et Belzébuth. Une Trêve de dix ans avait été signée. Dix ans sans aucun combat. Dix ans pendant lesquels les souterrains se tiendraient à carreaux. Dix ans pour que les défenseurs se remettent de la guerre.

— Parce que bon, mettons que je persiste... si la moitié de ma clientèle fout le camp, il me reste quoi ? J'aurais pas suffisamment d'argent pour continuer d'entretenir tout ça. Et puis, où je me fournirais ? Les sous-terres, passent encore, je pourrais en garder ici, mais les boissons ? La viande ? Votre bœuf, là... c'est bon, mais c'est pas non plus extraordinaire...

Le défenseur leva les yeux au ciel. La dernière chose dont il avait besoin c'était qu'un souterrain lui explique en quoi la Trêve allait mettre à mal son commerce. Il fit craquer son cou pour endiguer son irritation.

— Et puis si je descends à Subterraneis... j'ai pas de place là-bas. Va falloir que je reconstruise tout. J'ai du fric, mais les prix vont flamber en bas. Ça va être la foire d'empoigne. Et puis, si les supérieurs restent... bonjour. Vous auriez pu négocier pour que Belzébuth nous laisse tranquilles. Sans déconner, c'est vraiment...

La colère submergea Cesare et il bondit sur le praoba, le plaquant contre le mur, sa main autour de sa gorge. Le souterrain essaya de se dégager, mais la prise du défenseur était trop forte.

— Tu crois réellement qu'on n'avait que ça à faire ? cracha le Valentinois. Négocier pour vos culs de souterrains ? C'est vos chefs, démerdez-vous ! On a suffisamment de problèmes comme ça.

— OK, fit le praoba, suffoquant.

Cesare le fixa d'un regard noir, sa fureur vrillant dans ses veines. Puis elle retomba comme un soufflé et il relâcha le souterrain avant de vider son verre et de tourner les talons.

Il reviendrait le lendemain et le souterrain lui aurait sans doute pardonné cet accès de colère. Ce n'était pas le premier, mais Cesare ne s'en était jamais pris à lui auparavant. Si jamais il se montre rancunier, j'irais voir ailleurs. L'aire de Jeux n'est pas le seul à organiser des combats, décida Cesare en sortant dans l'air frais du soir.

Il remonta le col de son manteau puis se mit à marcher pour rejoindre l'hôtel. Il n'avait pas spécialement envie d'y retourner, mais il ne voulait pas que Lucia se lance à sa poursuite. Il fallait la tranquilliser et l'unique moyen, c'était de rentrer de temps en temps. Mais à chaque fois qu'il revenait chez lui, l'immeuble lui faisait l'effet de devenir un mausolée.

Le silence était trop pesant.

Le vide était partout.

L'enthousiasme de Valens avait disparu. Les expériences foireuses de Paul avaient cessé.

Pour Cesare, c'était intolérable.

Capitolo 3

Naples pénétra dans son bureau de l'université avec circonspection. Il fut soulagé en s'apercevant que Leo n'était pas encore arrivé. Il aurait été difficile pour lui de le confronter aussi rapidement. Il soupira, entra puis s'installa.

D'un coup d'œil, il comprit que son assistant avait dû passer la veille. Son compte-rendu sur les fouilles en Colombie était mis en évidence à côté de son ordinateur et quelqu'un avait placé de nombreux documents sur la table de travail de Leo. Il était le seul autre à avoir accès au bureau de Naples et le défendeur ne pouvait qu'en déduire sa venue.

Il regarda le rapport. Épais, il comportait des photos et des arguments ainsi qu'un début d'hypothèse pour les divers mystères que les prospections avaient révélés. Naples connaissait la plupart d'entre eux. Leo lui avait envoyé des mails les résumant. Naples avait refusé de le contacter différemment. L'assistant n'avait pas insisté. Il se contentait des courriels et attendait la réponse.

La culpabilité étreignait brièvement Naples. Il avait traité Leo comme un pestiféré pendant ces trois derniers mois, sans un mot d'explications. Il avait rejeté les appels, les communications autres que professionnelles et avait strictement choisi les messages auxquels il répondait. Leurs relations avaient donc été sporadiques et peu fructueuses. Avec le recul, Naples trouvait que finalement Leo faisait preuve d'une patience à toute épreuve.

Il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil. La cloche de l'université sonna, annonçant la reprise des cours pour la journée. Inévitablement, il devrait lui parler. Il avait refusé ses appels depuis hier, mais il ne pouvait pas ne pas venir aujourd'hui. Ce n'était pas correct et Lucia lui avait fait suffisamment la leçon la veille. Elle avait raison évidemment. Même si Naples ne se sentait pas capable de supporter la vue de Leo, il devait le souffrir une fois de plus au moins pour le lui dire honnêtement.

C'était la chose à faire. Il n'y en avait pas d'autres et Naples avait essayé de se convaincre que tout allait bien se passer. Mais Leo lui avait laissé un message énigmatique sur son répondeur.

« Demain, j'aimerais vous parler. Tout cela doit cesser. J'espère qu'on se verra. »

Qu'est-ce qui devait cesser ? Leur relation ? La manière dont elle se déroulait en ce moment ? Ou bien autre chose ? Leo ne savait pas que Paul était mort. Escomptait-il encore se faire oublier ? Malgré sa capacité de réveiller les objets souterrains ?

Toutes les possibilités tournaient dans la tête de Naples et il avait passé la nuit à les ressasser. Il était fatigué.

Son portable vibra. Il le sortit de sa poche et fut troublé de voir que c'était Leo qui venait de lui envoyer un SMS. « Je viens de garer ma moto. Je serai devant votre bureau dans cinq minutes. Est-ce bon pour vous ? »

Son cœur se serra devant le déploiement d'égards de son assistant. Il ne se l'expliquait pas et il se sentit encore plus misérable de ce qu'il projetait. Il répondit.

« Oui, parfait. Je suis déjà là. À tout de suite. »

Il posa son portable sur son bureau et soupira une nouvelle fois. Il allait devoir refuser les avances d'un homme. Sans lui donner la moindre explication. Il avait essayé d'en trouver une convaincante, mais il avait fait chou blanc. La plus simple, le fameux « je ne suis pas homosexuel » ne fonctionnait pas. Il aurait fallu le dire bien plus tôt. La seconde plus facile, le « vous n'êtes pas mon genre », aurait pu marcher. Mais Naples n'était pas certain de parvenir à être crédible.

Alors il devrait se contenter de lui avouer que ce n'était pas possible, qu'il était flatté, mais qu'il n'était pas intéressé.

On frappa à la porte et il se redressa, nerveux. Il s'attendait à ce que Leo entre immédiatement, mais il n'en fit rien.

— Entrez, finit donc par dire Naples.

Leo ouvrit et entra doucement dans la pièce. C'était comme s'il marchait sur des œufs et il adressa à Naples un regard tendre. Le silence s'étira et Naples sut qu'il fallait qu'il le comble. Pour une raison ou pour une autre, Leo allait lui laisser le soin de mener toute la conversation.

Il essayait de déterminer comment cet homme, qui avait pour habitude de faire des blagues à des moments inattendus, avait pu changer à ce point. Ou peut-être que la question était pour quoi ?

Naples décida que les banalités restaient pertinentes. Il se lança donc.

— Bonjour Leo. Votre voyage de retour s'est bien passé ?

Si l'assistant fut désarçonné par cette entrée en matière, il ne laissa rien paraître.

— Oui, autant qu'un trajet en avion peut l'être. Mais ça m'a donné l'occasion de rédiger mon rapport. Vous l'avez regardé ?

— Je l’ai feuilleté, admit Naples, notant que Leo ne bougeait pas de l’endroit où il se trouvait, juste derrière la porte. J’aurais besoin d’un jour ou deux pour le parcourir correctement et vous fournir mes impressions.

Leo acquiesça.

— Il n’y a rien de bien nouveau par rapport aux mails que je vous ai envoyés. J’ai simplement ajouté certaines idées supplémentaires qui me sont venues pendant que je rédigeais. J’ignore si elles sont pertinentes, mais ce sont des hypothèses comme les autres. Je crois qu’à ce stade, nous ne devons rien écarter.

— Vous avez raison, approuva Naples.

— Concernant les autorités colombiennes, elles sont d’accord pour que nous revenions. J’ai tâté un peu le terrain et elles ont apprécié notre travail et notre équipe. Je pense que nous pouvons miser facilement sur un renouvellement de notre permis de fouilles si besoin.

Naples opina de nouveau. C’était bon à savoir et il enregistra l’information. Le silence s’étira alors que les banalités et questions professionnelles étaient réglées. Naples pouvait sentir le regard de Leo, mais il n’y percevait aucune pression. Pourtant, son assistant aurait pu lui reprocher de ne pas avoir répondu à ses coups de fil, de l’avoir obligé à se contenter de mail durant son voyage, bref de ne pas avoir été un supérieur sur qui compter.

Mais il n’en faisait rien.

Naples sut que le moment de se jeter à l’eau était venu. Il prit une profonde inspiration et se leva.

— Je suis désolé de ne pas avoir répondu à vos appels, commença-t-il. Je ne... je n’ai pas vraiment d’excuses.

Il aurait pu assez facilement se retrancher derrière la mort de Paul et de Valens que Leo ignorait, mais il n’avait pas envie de se voiler la face. Il trouvait que Leo méritait la vérité.

— C’est moi qui devrais m’excuser, fit Leo, le désarçonnant. Je n’aurais pas dû faire ce que j’ai fait la veille de Noël. Je vous ai surpris et vous avez très bien réagi. C’est ma faute. Tout le reste... c’était normal.

Naples fronça les sourcils. Normal ? De quoi il parlait ? Qu’est-ce qui était normal ? Plus rien n’était normal !

— Normal ? s’étonna-t-il.

Leo acquiesça.

— Oui. J’ai agi de manière cavalière et vous avez eu raison. Je sais ce que ce genre de...

chose peut engendrer et je vous suis reconnaissant de m'avoir laissé l'opportunité de terminer mon travail en Colombie. Pour le reste, je préférerais finir l'année universitaire, mais ma lettre de démission est d'ores et déjà écrite. Si vous le souhaitez, je peux...

— Votre lettre de démission ? répéta Naples, incrédule.

Leo le considéra, interdit. Pourquoi était-il aussi étonné ?

— Oui, je...

Il essaya de trouver les mots pour exprimer sa conviction.

— Je ne suis pas certain que nous arriverons à retravailler ensemble. Je pourrais y parvenir, je crois que mes sentiments ne changeront pas, mais ils ne constitueront pas un obstacle à mon travail. En revanche, je conçois que pour vous, puisque vous ne les partagez pas, ils demeurent une gêne. Et je ne tiens pas à vous l'imposer.

Une gêne ? Naples n'en revenait pas. Le Leo si sûr de lui avait disparu. Il ne restait qu'un homme qui voulait s'effacer. Et cela ne plaisait pas au défenseur.

— C'est comme cela que vous avez interprété ma réaction ? demanda Naples avant de s'en rendre compte.

Leo demeura un moment perdu. Que signifiait cette question ?

— Et bien, oui. Il me semble que c'était plutôt clair.

Naples n'en revenait pas. Sans s'en apercevoir, il avait envoyé ce genre de message à son assistant. Cela aurait dû le satisfaire et le soulager. Si Leo était déjà convaincu, il n'y avait plus d'explications à fournir. Tout était terminé. Mais ça ne plaisait pas à Naples. Ce n'était pas correct. Quelque chose ne fonctionnait pas.

— Il n'y avait pas de... J'étais sous le choc, finit par dire Naples pour essayer de rectifier Leo. Je n'ai pas désiré vous faire passer un message quelconque, j'étais simplement abasourdi.

Son assistant masqua son étonnement.

— Alors... cela veut dire..., commença-t-il, l'espoir gonflant son cœur.

Naples comprit qu'il avait commis un impair. Encore une fois.

— Non, je.... Je n'arrive pas à m'exprimer, regretta-t-il.

Leo ne répondit rien. Il ne saisissait pas grand-chose et revint à sa résolution première : laisser Naples contrôler de la conversation. Le défenseur resta silencieux pendant quelques instants puis finit par reprendre.

— Vous avez... Je n'ai pas l'habitude d'être... courtisé. C'est assez féminin comme mot, mais je n'en vois pas d'autres pour qualifier votre comportement. Je ne suis pas un homme qui plaît d'habitude et ça me va bien, je ne cherche pas d'aventures. Votre

déclaration et votre... baiser m'ont surpris. Et je n'ai pas réagi de la manière dont vous auriez pu vous attendre. Et après votre attaque, j'aurais dû venir vous parler, mais je ne l'ai pas fait. Et par la suite, j'ai tenté de mettre de la distance entre nous. Je n'aurais pas dû faire tout ceci. Ce n'était pas correct. C'était vous rendre responsable de quelque chose pour laquelle vous n'y pouvez rien. Il n'y avait donc aucun message derrière ma réaction si ce n'est ma surprise.

— Alors... , commença Leo, essayant de comprendre ce que voulait lui dire Naples.

— De nombreuses choses font que je dois malheureusement décliner votre proposition.

La formulation restait pompeuse, bien trop professionnelle, mais Naples n'en avait pas d'autres. Il ne savait pas comment rembarquer quelqu'un.

Il sut qu'il avait mal choisi sa formulation quand Leo arbora un sourire triste et qu'il hocha la tête.

— D'accord. Peu importe ce que j'ai pu comprendre, finalement, ça revient au même.

Naples ne pouvait pas le contredire, mais il avait néanmoins tenu à clarifier les choses. Peut-être cela avait-il été inutile.

— Dans ce cas, je crois que, oui, c'est mieux si je pars tout de suite. Je ne pense pas que je pourrais finir l'année tout compte fait, sourit Leo avant d'exhiber une enveloppe.

Naples pouvait aisément deviner ce qu'il se trouvait à l'intérieur et son cœur se serra. Il n'avait aucune envie de voir son assistant partir loin de lui.

Capitolo 4

Cesare grogna et se tourna. La lumière lui faisait mal aux yeux. Il n'avait pas assez dormi. Son épaule s'avérait encore lancinante et tout son corps était perclus de douleurs. Il pouvait encore ronfler de longues heures, mais le soleil s'obstinait à le réveiller. Malgré les volets fermés.

Et puis, cet abruti avec sa vespa qui passait sans arrêt sous sa fenêtre.

Il retint un juron et se leva, s'arrachant des couvertures. Il exécuta quelques étirements pour chasser la fatigue et tester ses muscles. Pour la plupart, c'était des courbatures, rien de grave. Concernant son épaule, la douleur était due à la violence dont il avait dû faire preuve pour la remettre en place. Ça passerait.

Il enfila un pantalon huilé puis saisit un t-shirt et sortit. L'hôtel était silencieux. Il grimaça. Son cœur se tordit en marchant devant la porte de la chambre de Valens. Il s'arrêta quelques secondes, hésita à entrer puis renonça et descendit.

Il trouva Lucia sur un des tabourets du bar en train de siroter un café et de feuilleter un magazine. Elle semblait paisible et il lui en voulut subitement. Elle se tourna vers lui au moment où il se disait qu'il ferait peut-être mieux de ne pas rester ici.

Ses yeux bleus se fixèrent sur lui et il sut qu'il ne pourrait pas se dérober cette fois. Soupirant intérieurement, il se rendit dans la cuisine pour se préparer un café.

Elle ne dit rien, se contentant de l'observer pendant qu'il s'activait. Il avait les traits tirés et le regard triste, comme d'habitude. Elle nota une baisse d'agilité dans sa main gauche : il avait dû se faire mal à l'épaule. Comment ou pourquoi, elle l'ignorait. Mais cela attisait sa curiosité. D'autant que ce n'était pas la première fois qu'il revenait ainsi blessé.

Elle savait qu'une question directe ne donnerait aucun résultat. Elle retint donc son inquiétude. Il termina ses préparatifs puis prit plusieurs gorgées de café avant de le contempler. Cela faisait si longtemps qu'il ne lui avait pas envoyé un regard franc que l'intensité de ses yeux sombres la fit frémir. Elle réprima son excitation et essaya de déterminer le message qu'il avait à faire passer.

— Qu'est-ce que tu as prévu pour aujourd'hui ? demanda-t-elle, en panne

d'inspiration.

Il sourcilla, étonné par cette question. Et puis la colère, l'émotion avec laquelle il vivait depuis des semaines, reprit le dessus.

— Qu'est-ce que j'aurais pu programmer ? répondit-il.

Lucia tâcha de ne pas se formaliser de son agressivité.

— Je me disais que si tu n'avais rien de planifié, on aurait pu déménager ma chambre.

— Pourquoi ? Tu pars ?

Elle fut brièvement heureuse de le voir aussi bouleversé à cette idée. Même s'il la fuyait, il semblait toujours avoir quelques sentiments à son égard.

— Non, idiot, sourit-elle. Mais Kris veut emménager ici et c'était sa chambre avant. J' imagine qu'il préférerait la récupérer.

— Oh, fit Cesare.

Il savait plus ou moins que Kris avait décidé de débarquer pour vivre avec eux. Puisque Paul l'avait nommé Dux Reum, ce n'était qu'une question de temps avant qu'il ne vienne effectivement s'installer. La place du chef des défenseurs demeurait à Rome et, bien que Cesare aurait préféré qu'il reste là où il se trouvait, ce n'était pas viable.

— Et puis, il faudra dénicher une chambre pour Alexandre aussi. Ce n'est qu'un bébé maintenant et je crois que Kris dort dans sa chambre pour l'instant. Mais à terme, il devra bénéficier de son propre espace.

— Ce n'est pas la place qui manque ici, nota Cesare en prenant une gorgée de café.

— Oui, c'est sûr, sourit Lucia. Mais la chambre la plus agréable pour un enfant, c'est... Elle hésita et il la foudroya du regard.

— N'y pense même pas ! la prévint-il. Personne ne touche à la chambre de Valens !

— On a le temps pour ça, admit Lucia.

— Non, ce n'est pas une question de temps, c'est simplement non !

Furieux, Cesare laissa sa tasse de café pleine et sortit avant que Lucia ait pu ajouter un mot. Elle soupira. C'était encore raté pour un rapprochement.

— Pourquoi tu as parlé de la chambre de Valens ? Pourquoi ? T'es débile ou quoi ? lâcha-t-elle en se tapant le front avec le plat de la main.

Elle frissonna et voulut reprendre la lecture de son magazine, mais l'échange avec Cesare la tourmentait. Elle étouffa un juron, referma le périodique et descendit au sous-sol. Elle s'était préparée à s'entraîner, mais la pile de papiers sur le bureau de Paul lui fit soudain reconnaître l'affre de son absence. Elle avisa la faux abandonnée de Valens qu'elle désirait absolument apprendre à manier et son cœur se serra.

Elle connaissait la douleur, la peine et la tristesse, mais c'était au-delà de tout ce

qu'elle avait pu endurer par le passé. Lorsque les souffrances venaient vous submerger, lorsque la vie vous tourmentait, si vous disposiez d'un appui, d'un soutien, d'un ami, d'un père, tout paraissait surmontable.

Et elle avait tout surmonté.

Les viols, les changements génétiques, l'adaptation à un Nouveau Monde... tout. Parce que Paul avait été là. Et Cesare.

À présent, elle avait perdu Paul et Cesare la laissait seule. La solitude lui pesait ; elle n'arrivait pas à s'en débarrasser. La peine la prenait parfois durement ; elle se montrait incapable de l'enrayer.

Elle s'accroupit par terre, se recroquevilla pour se rassurer tandis que sa poitrine la faisait souffrir. Elle n'aurait jamais pu imaginer que perdre deux de ses compagnons la terrasserait à ce point. Les larmes roulèrent sans qu'elle puisse les arrêter.

— Il y a quelqu'un ? demanda soudain une voix. Je suis désolé, mais la porte était ouverte. Je me suis permis d'entrer, Dieu me pardonne.

Lucia se redressa, reconnaissant la voix de Frère Giovanni. Elle sécha rapidement ses pleurs et se tourna pour voir le moine descendre prudemment l'escalier.

— Bonjour, Frère Giovanni, fit-elle en souriant.

Elle s'approcha du père pour l'aider à descendre les dernières marches et lui serra les mains.

— Merci mon enfant. Je suis un peu rouillé... mes genoux me font souffrir ces temps-ci. Je ne me serais jamais permis de venir ici, mais...

Il s'arrêta et la considéra longuement. Elle perçut un éclair de tristesse passer dans ses yeux.

— Oui, je vous ai entendu pleurer.

Lucia aurait dû se sentir honteuse d'être ainsi surprise pendant un moment de faiblesse, mais elle avait passé l'âge. Il était temps d'assumer ses émotions et sa peine était réelle.

— Je crois que Naples vous a envoyé un message concernant Paul et Valens, fit-elle, la voix encore tremblante.

— Oui, avoua le moine doux. Je l'ai reçu il y a quelques jours. Je suis profondément désolé et je vous présente mes condoléances.

Elle le remercia d'un hochement de tête et il lui serra plus fermement la main qu'il tenait toujours.

— La douleur d'une perte est difficile à atténuer par des paroles. Seul le temps peut en venir à bout. Il y a cependant quelques consolations, je pense. Tout ceci n'est qu'une

séparation momentanée. Vous retrouverez vos compagnons. Dans un autre temps et un autre lieu, mais nous finirons par demeurer tous ensemble.

Elle observa le petit homme. Il était pleinement convaincu par ces paroles. C'était non seulement l'expression de sa foi, mais aussi d'une des croyances les plus tenaces de l'Homme.

— Rassurez-vous, je ne vais pas vous faire une leçon sur la manière dont nous considérons la mort, sourit-il. Je sais que vous ne partagez pas ces convictions, mais je ne prends pas trop de risques quand je dis que nous nous retrouverons tous, n'est-ce pas ?

Elle sourit, amusée par le léger clin d'œil qu'elle crut apercevoir. C'était un homme de religion, mais il n'était ni prosélyte, ni acharné. Il s'avérait, au contraire, très ouvert et conciliant. Sans doute était-ce nécessaire pour travailler avec des défenseurs. Sa foi avait probablement été ébranlée un certain nombre de fois.

Bien qu'en y réfléchissant, les célestes, les souterrains pourraient aussi la conforter d'un certain côté. Et pour ce qu'elle en savait, grâce aux défenseurs qui l'avaient expérimentée, il y avait bien quelque chose après la mort.

— C'est exact, admit-elle donc avant d'inviter le moine à s'asseoir sur le canapé.

Il lui adressa un regard reconnaissant et elle s'installa près de lui.

— Êtes-vous venu nous avertir d'un danger ?

— Non, rasséra-t-il. J'étais venu pour, eh bien, ce que je viens de faire. Présenter mes condoléances et vous assurer que le Saint-Père prie pour le salut des âmes de tous vos compagnons tombés pendant cette guerre. Le récit de Naples était assez effroyable bien qu'il me semble qu'il n'y a pas participé.

— Non, en effet. Il a eu une période difficile et Paul tenait à ce qu'il reste en dehors de toute cette affaire. Il fallait bien que quelqu'un soit là si jamais nous étions vaincus.

Frère Giovanni acquiesça. Ça tombait sous le sens.

— J'étais également venu pour rencontrer le nouveau Dux Reum.

— Il n'est pas encore ici. Je ne sais pas quand il repassera. Je peux l'appeler, cela dit, assura Lucia, mais le moine hocha la tête.

— Non, non, ça ne presse pas. Je suppose qu'il a bien d'autres chats à fouetter que les relations avec le Vatican.

La défenseur opina. Kris ne devait plus savoir où donner de la tête. Pour ce qu'elle en savait, le conseil n'arrêtait pas de se réunir, les clans étaient en panique alors qu'une réorganisation en profondeur s'annonçait. Ceux qui avaient perdu des membres étaient à la fois en deuil et en quête de nouveaux, ceux qui avaient été épargnés craignaient qu'on

leur ordonne de se séparer, sans parler des pourparlers avec les Leïs, les aériens et les gitans qui s'efforçaient tous de comprendre comment le Dux Reum avait pu se permettre de négocier une Trêve avec les souterrains sans leur avoir demandé leur avis. Les relations avec le Vatican ou les autres représentants religieux humains n'étaient effectivement pas la première préoccupation de Kris.

— Je l'informerais que vous souhaitez le voir, assura Lucia.

— Merci. Naples m'a dit qu'il était...

Il chercha ses mots pour ne pas la vexer.

— ... souterrain.

La défenseur devina ce qui dérangeait le moine. Bien qu'il sache qu'elle était en quelque sorte souterraine, il avait toujours fait montre à son égard d'une politesse et d'un respect extrême. Jamais il n'avait sorti sa croix en proférant des formules d'exorcisme et elle ne lui prêtait pas la moindre once de ségrégation. Mais il avait longtemps discuté avec un céleste, un descendant des anges et de devoir négocier avec un enfant de Belzébuth aurait sans doute perturbé n'importe quel ecclésiastique.

— En effet. C'est un karlz, c'est une des races les plus puissantes de Subterraneis. Mais Kris est... il est avec nous depuis de nombreuses années. Près de six cents ans, il me semble. C'est un être très généreux, vous le verrez.

— Oh, je n'en doute pas, fit Frère Giovanni. Après tout, c'est un défenseur, il combat les siens. Ce ne doit pas être évident pour lui.

— Je crois qu'il préfère cela à laisser les humains se faire tuer, sourit Lucia. Quand vous le rencontrerez, vous comprendrez. Il est d'un abord froid et sérieux, mais il se montre très rapidement chaleureux. Je pense qu'il vous plaira.

Frère Giovanni hocha la tête. Il n'était pas si convaincu que cela. Certes c'était un combattant du Bien, mais également une engeance gnaque. Il. Il n'était pas sans savoir que la femme devant lui disposait aussi d'une facette démoniaque, qu'un suppôt de Satan avait corrompu son humanité, mais ce n'était pas tout à fait la même chose que d'adresser la parole à un souterrain. La seule fois où il le faisait, c'était en général pour exorciser des individus possédés. En la matière, il n'avait donc pas vraiment eu d'expérience plaisante.

Il attendait de voir en personne avant de se forger une opinion. Lucia semblait convaincue qu'ils s'entendraient et il n'avait pas de raison de douter de son jugement. Elle le connaissait depuis plus de quarante ans après tout. Il gloussa.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, curieuse.

— Rien, je me faisais la réflexion que cela fait plus de quarante ans que je sers de lien

entre les défenseurs et le Vatican, donc plus de quarante ans que nous nous côtoyons et vous n'avez pas pris une ride.

Lucia fut si surprise par cette remarque qu'elle n'arriva pas à trouver quoi répondre. Et elle resta encore plus stupéfaite lorsque le moine éclata franchement de rire.

Capitolo 5

— Un fou rire ? Giovanni ? s'étonna Naples.

Il était rentré quelques minutes plus tôt, encore ébranlé par sa conversation avec Leo. Mais ce que lui avait raconté Lucia lui avait complètement fait oublier sa morosité. Il ne voyait pas bien comment ce moine aussi posé pouvait se fendre ainsi d'un rire incontrôlé. Pourtant, c'était ce qu'affirmait Lucia avec le plus grand sérieux.

— Je te jure ! Il était là, totalement hilare...

— Parce qu'il vient de s'apercevoir que tu ne vieillis pas ?

— C'est ce qu'il a dit. Je n'ai pas bien compris en quoi c'était amusant, mais bon.

Lucia haussa les épaules.

— Il a dû partir ensuite et je n'ai pas pu insister. Mais franchement... y a pas de quoi rire, si ?

Naples fit la moue. Il ne voyait pas non plus de raison à l'hilarité du moine. Cela ne lui semblait pas vraiment drôle de s'apercevoir que son interlocuteur ne vieillissait et qu'on allait mourir avant lui. Quelque chose devait leur échapper, mais il ignorait quoi.

— Il était venu pourquoi ? voulut-il savoir, essayant d'aborder un autre sujet pour oublier ce mystère.

Le visage de Lucia se fit plus sérieux.

— Il souhaitait nous présenter ses condoléances. Il a reçu ton message.

Naples hocha la tête. Il l'avait envoyé tardivement. Une fois qu'il avait lui-même encaissé la nouvelle. Cela lui avait pris deux semaines pour trouver la bonne tournure. Paul lui avait conseillé d'avertir Frère Giovanni assez rapidement après sa mort, mais il n'avait pas trouvé le courage. Mais Paul ignorait alors qu'il y aurait également la disparition de Valens à digérer.

— Paul voulait qu'il soit au courant assez vite pour pouvoir faire la transition avec le nouveau Dux Reum.

— Il t'avait confié que ce serait Kris ? s'enquit Lucia.

Les lèvres de Naples s'étirèrent dans un sourire et il haussa un sourcil.

— Parce qu'il y avait une autre option ? se moqua-t-il.

Lucia opina. Kris était — et avait toujours été — le préféré de Paul. C'était effectivement peu probable qu'il choisisse quelqu'un d'autre.

— Enfin pour répondre non, il ne me l'avait pas dit. Soit parce que sa décision n'était pas arrêtée, mais je n'y crois pas, soit parce que, et c'est plus plausible, il se disait que c'était inutile de préciser. Est-ce que Giovanni t'en a parlé ?

— Il a avoué qu'il était également venu pour discuter avec notre chef. Mais il n'a pas paru pressé non plus.

— Parce que Kris est un souterrain ? J'ai abordé le sujet dans le message.

— Je pense qu'il y a de ça. Il fera tout ce qu'il faut, mais j'imagine que ça coince légèrement.

— C'est un peu logique, fit Naples, compréhensif. Les prêtres et les souterrains, ça fait rarement bon ménage.

— Oh, je suppose que Kris lui fera changer d'avis, lâcha Lucia.

— Sans doute. On lui parlera de Frère Giovanni la prochaine fois qu'il viendra. Je crois qu'il est déjà au courant, mais...

— Comment il pourrait l'être ? s'étonna Lucia.

— Tu sais qu'il est venu quelques semaines avant...

Il s'arrêta avant de prononcer le mot ; certains termes paraissaient plus difficiles à proférer à présent.

— Paul, sans lui dire vraiment ce qui allait se passer, lui a donné quelques informations de ce genre.

— Je suppose que c'est Paul qui t'en a parlé, fit Lucia, légèrement vexée.

Naples l'observa. Il avait pu voir, lorsqu'il leur avait avoué que Paul lui avait expliqué ce qui allait se passer et la manière dont ils devaient réagir, que ses compagnons étaient froissés que Paul ait préféré ne mettre qu'un d'entre eux dans la confiance. Pourtant, Naples avait répété que Paul n'avait pas eu le choix et que c'était lui qui avait insisté, mais cela ne changeait pas vraiment les choses pour eux.

— Oui, c'est lui. Lucia, ce n'était pas ce qu'il voulait. Au départ, il souhaitait...

— Mourir tout seul, sans nous avertir ? railla-t-elle. C'est vrai que c'était mieux.

— Lucia...

— Non Naples, c'est bon. Je... je sais que ce n'est pas ta faute. Tu as juste eu plus de nez que nous, tu as réussi à voir qu'il y avait quelque chose qui le tourmentait et tu lui en as parlé jusqu'à ce qu'il craque. Et tu as bien fait. Je pense que c'était bien qu'il ait eu quelqu'un à qui tout raconter. Simplement... bon sang qu'il était con !

— Il savait que s'il nous en parlait on essaierait de le convaincre de tout tenter pour

l'éviter, raisonna Naples. Et puis, c'est moins douloureux comme ça. S'il vous l'avait dit, vous auriez passé les derniers mois à vous dire que c'était peut-être la dernière fois que vous le voyiez boire son café, ou sourire, ou lire un livre, ou se battre, à ne pas le froisser quand il disait quelque chose de vexant parce que vous ne vouliez pas qu'il meure juste après cette conversation et devoir regretter cela pour le reste de votre vie...

— Je suis désolée, fit Lucia en prenant la main de Naples dans la sienne.

Il la fixa, souriant. Elle réalisa qu'il avait dû vivre un calvaire et qu'elle s'était montrée mesquine lorsqu'elle s'était énervée parce qu'il était au courant, qu'il n'avait rien dit et qu'elle se montrait un peu jalouse qu'il se trouve dans la confiance et pas elle. Finalement, il souffrait sans doute plus qu'eux.

— Tu ne nous l'as jamais dit, nota-t-elle.

Il haussa les épaules.

— À quoi cela aurait servi ? Leur mort a été dure pour nous trois.

— Mais on t'a... Naples...

Il sourit. Elle n'avait pas besoin de verbaliser. Il l'avait littéralement engueulé quand ils avaient su. Il avait fait le dos rond. Ce n'était pas vraiment son genre de s'énervé de toute manière.

— Ce n'est rien, Lucia. Ce n'est pas grave. Et je n'ai pas dit ça pour que tu t'apitoies sur moi. Je voulais que tu comprennes son point de vue, il souhaitait vous épargner. Et là-dessus, j'étais d'accord avec lui. J'ai accepté ce fardeau... même si au début, je n'imaginais pas à tout ça.

— Je me doute, oui. Je suis surtout à la fois jalouse et énervée de voir que je n'ai pas su saisir qu'il y avait quelque chose. Je pensais être meilleure juge que ça.

— Tu avais toutes les raisons de croire qu'il n'y avait rien, fit Naples. Toute cette histoire était terminée, on avait trouvé le coupable, on l'avait arrêtée, il n'y avait pas de raison de nous méfier de notre instinct. Paul a vu plus loin, il s'est entêté... à l'heure actuelle je ne sais toujours pas s'il avait raison, mais quoi qu'il en soit, il s'est un peu emmuré, c'est tout. Je l'ai vu parce que j'étais moi-même plutôt en difficulté et d'habitude, quand il n'est pas préoccupé, il passe son temps à me rassurer. C'est juste pour ça que je m'en suis rendu compte.

Elle opina. Cela ne le reconfortait pas vraiment, mais c'était un début. Ils restèrent un moment silencieux, main dans la main. Leur présence mutuelle les tranquillisait et ils en profitèrent quelques instants. Puis Lucia songea que Cesare aurait dû assister à cette conversation. Le Valentinois subissait beaucoup, mais avait également été en colère contre Naples. Sachant que son compagnon avait souffert, son avis aurait pu évoluer.

Penser à lui lui rappela la blessure qu'il s'était faite et elle ne put faire autrement que s'en ouvrir à Naples.

— Cesare était diminué ce matin, fit-elle.

Naples masqua son étonnement sur le changement de sujet. Il ignorait par quel cheminement sa compagne en était venue à s'intéresser au Valentinois. Mais puisqu'il se trouvait aussi au cœur de ses préoccupations, il rebondit dessus.

— Cela ne me surprend pas vraiment, murmura-t-il.

— Ne me dis pas qu'il s'est également confié à toi et que je n'ai rien vu, prévint-elle.

— Non, rassure-toi, sourit Naples. Il ne me parle pas plus qu'à toi, mais je crois simplement qu'il fait des trucs pas clairs. Il est en train de sombrer.

— Quels trucs pas clairs ?

— Je l'ignore, avoua Naples en haussant les épaules. Il se bat, c'est certain.

— Mais pourquoi ? Et comment ?

— Le pourquoi est assez facile à comprendre. Il n'arrive pas à gérer...

— Je m'en rends compte, oui. C'est étrange, c'est pas la première fois qu'il doit enterrer quelqu'un. Je... évidemment que je sais ce qu'il traverse... Paul, Valens... C'est...

Sa gorge se noua et elle prit un temps avant de continuer.

— Mais il a déjà vécu ce genre de chose, il a assisté au décès de ses frères, sa sœur, sa mère, son père et même ses enfants... Mais là, j'ai l'impression que c'est encore pire...

— C'est peut-être parce qu'il a vu mourir trop de monde, tenta Naples.

Lucia hocha la tête. C'était une hypothèse. Et puis, une autre idée lui vint.

— Ou alors parce que... ses proches... ils restaient mortels, c'était prévisible. Mais Paul, Valens... Nous sommes des guerriers, on s'attend à tomber au combat, mais...

— Oui, Paul, il a vécu si longtemps... C'est possible effectivement qu'il ait du mal à encaisser parce que cette fois c'étaient des personnes qu'il croyait immortelles.

— Et il trouverait un exutoire dans les bagarres ? s'étonna Lucia.

— Il semblerait. Il faut espérer que ce ne soit qu'une phase par contre, continua Naples. S'il se blesse et qu'il persévère, il pourrait peut-être...

— S'il fait ça, je découvre la formule de résurrection et je le tue de nouveau ! s'énerva Lucia, faisant sourire son compagnon. Le problème c'est qu'il ne nous parle pas. Comment on pourrait le persuader d'arrêter ? Et puis, il faudrait déjà qu'on sache où il se bat.

— Sans doute des combats clandestins, mais humains ou... autres...

— Puisqu'il est blessé, certainement autres, fit Lucia. Il est suffisamment bon pour ne

pas se laisser faire par des humains.

— Dans ce cas, on devrait écumer les bars souterrains qui possèdent des arènes, raisonna Naples. Une fois qu'on l'a trouvé... J'en sais rien. Peut-être que de nous voir, ça lui fera un électrochoc.

— Ou au contraire, ça le braquera encore plus, maugréa Lucia.

— C'est un risque, admit son compagnon.

Lucia afficha une moue boudeuse puis le silence s'abattit de nouveau, chacun d'entre eux plongé dans ses pensées. Puis, Lucia eut une idée et un sourire s'épanouit sur son visage.

Capitolo 6

Cesare considéra le briut qui venait de rentrer dans l'arène. Vert et jaune, les muscles massifs, la poitrine large, les bras puissants, les jambes solides, c'était visiblement un souterrain qui avait l'habitude du combat et particulièrement dans une arène. Il grogna en direction de la foule pour lever plus d'encouragements encore et les souterrains présents se mirent à l'acclamer.

Cesare n'y prêta aucune attention. Certes, si l'auditoire se plaçait dans votre camp, l'affrontement devenait plus facile. Mais il n'était pas du genre à chercher la simplicité. Ou à être populaire. Il fit un pas de côté pour continuer à observer son adversaire. Il se méfiait des briut. Ils se montraient précis, rapides et très ingénieux. Leurs bras cachaient également des épines empoisonnées qu'ils lançaient comme des dards.

Le défenseur devait à tout prix les parer autrement il se retrouverait agonisant et le briut lui dévorerait la cervelle. Ce n'était pas une mort enviable. Pour peu qu'il y ait des morts enviables.

Le briut pencha la tête et le Valentinois sut que le combat allait démarrer. Il fonça vers son adversaire et ce dernier lui décocha un aiguillon. Cesare l'évita en effectuant un pas sur le côté puis bondit pour donner un coup de pied retourné dans le torse du souterrain. Mais le briut banda ses muscles et Cesare tomba au sol, projeté par sa propre force.

Le souterrain se pencha vers lui, l'attrapa par l'encolure puis le fit valser contre le mur de l'arène. La douleur parcourut son corps, enflammant ses nerfs. Son épaule fragilisée par la blessure de la veille se rappela à son bon souvenir et Cesare serra les dents. Il se mit à genoux pour essayer de se relever, mais le briut s'approcha et lui donna une série de coups de pied dans la poitrine, le soulevant de terre.

Le Valentinois cracha du sang sur le sable avant d'en saisir une poignée pour la jeter sur son adversaire. C'était une piètre technique, mais elle s'avérait efficace et le briut, gêné par la poussière, recula suffisamment pour que le défenseur puisse se redresser. Chancelant, il se plaça toutefois en position de garde. Dans un grognement, le briut donna un coup de pied et Cesare le reçut en pleine poitrine.

Ses pieds étaient durement campés dans le sol. Le défenseur encaissa avant de se jeter

sur le briut. Il voulut asséner un crochet, mais le briut le para avec son bras droit et répliqua. Son poing massif s'écrasa sur la mâchoire de Cesare qui tituba et fit un pas en arrière. Le souterrain continua ses offensives et envoya un nouveau coup de pied dans la poitrine du défenseur qui percuta le mur et tomba au sol.

Le briut grogna et se rua sur Cesare, mais le Valentinois, la colère aidant, se releva rapidement, bloqua son attaque et donna une série de crochets dans le torse du souterrain. Il y avait une légère faiblesse dans son plexus et le briut tituba, grommelant. Poussant sa chance, Cesare le fit reculer avec une savate dans le bas ventre. Le briut leva son poing pour riposter, mais le défenseur lui asséna un redoutable coup dans le côté et faucha ses jambes.

Le souterrain s'étala par terre, mais se releva rapidement et se rua sur son adversaire pour contre-attaquer. Il abattit ses deux poings sur Cesare qui voulut le bloquer avec son bras. Mais la force s'avéra si terrible qu'il recula, la douleur parcourant son membre. Son ennemi s'avança sur lui et voulut l'assommer, mais le Valentinois prit de l'élan et lui donna un puissant coup de tête sur le nez.

Sonné, le souterrain flancha, du sang giclant de ses narines. Cesare lui asséna plusieurs coups de poing dans la tête avant que le briut ne s'écroule dans le sable. Essoufflé, il trouva néanmoins la force de briser la nuque de son opposant, évanoui. La foule hurla son plaisir alors que Cesare se redressait.

Il cracha du sang puis fit rouler ses épaules avant de sortir dans les coulisses. Il avait adopté une attitude nonchalante, comme s'il se fichait des spectateurs ou d'avoir vaincu un compétiteur pourtant renommé sur le circuit des arènes souterraines.

— C'est à cause de son indifférence que le public l'aime et le déteste, expliqua Virgo, le tenancier du bar. Ils le savent puissant, mais sont toujours persuadés qu'il se fera battre. Les côtes de ses adversaires restent très bonnes, il n'est jamais favori, mais cela est en train de changer. Les habitués ont déjà saisi que celui qui allait le détrôner n'est pas encore arrivé. Même si ce n'est qu'un humain.

Il regarda la femme blonde et l'homme brun près d'elle. Ils dégageaient tous deux une odeur inquiétante de guerriers et le praoba avait compris qu'il ne devait pas les sous-estimer. Lorsqu'ils étaient entrés dans son bar, il avait cru à d'énormes nouveaux clients. Mais ils s'étaient instantanément intéressés aux combats de gladiateurs, demandant des précisions sur les belligérants. Curieusement, ils avaient témoigné relativement peu de passion par les détails que le praoba avait pu leur donner. Sauf concernant le défenseur Cesare.

Virgo avait de suite noté la lueur d'intérêt au fond de leurs yeux. Surtout chez la femme. Elle ne l'avait pas quitté du regard de tout l'affrontement, semblant trembler à chacun des coups qu'il recevait. L'homme se montrait moins facile à lire, mais il n'avait pas non plus détaché son attention de la lutte.

Il ignorait ce qu'ils poursuivaient véritablement comme but. Était-ce des agents en quête de nouveaux guerriers ? Cherchaient-ils à recruter Cesare pour d'autres combats ? Ou bien des concurrents qui voulaient mettre Cesare dans leur propre arène ? Tout cela, il s'en désintéressait. Avec un peu de chance, il pourrait monnayer suffisamment cher l'introduction. Ce qui lui permettrait de rentrer dans ses frais. Cesare lui avait fait gagner assez d'argent, mais puisque les côtes commençaient à s'inverser chez les parieurs, le faire se battre finirait par ne plus présenter d'intérêt. S'en débarrasser maintenant pourrait s'avérer très juteux.

— Est-ce parce que les gens savent qu'il est défenseur ? demanda la femme.

— Peut-être, admit Virgo. Je ne le crie pas sur tous les toits, mais c'est une chose qui finit par s'ébruiter. Les souterrains aiment se confronter aux défenseurs, je n'y peux rien. C'est la nature.

— Surtout que celui-ci est sous le coup d'une malédiction céleste, c'est rare, souligna l'homme.

Virgo masqua sa surprise. Il savait pour cette malédiction, mais elle s'avérait plutôt difficile à déceler et il s'étonna qu'un autre être que lui ait pu s'en apercevoir. Sa fierté en fut blessée, mais il ne l'exprima pas. Au contraire, il s'efforça de se montrer affable.

— Vous l'avez remarqué aussi, sourit-il donc. Effectivement. C'est d'autant plus intéressant pour les guerriers.

— Combien le payez-vous ? voulut savoir la femme.

Le praoba se concentra. Les affaires sérieuses allaient commencer. Il ne fallait pas se loucher. S'il disait la vérité, à savoir que le défenseur ne lui revenait pas un sou, qu'il refusait de prendre la part qui lui incombait dans les paris et que la seule chose qu'il désirait c'était combattre, il perdrait tout moyen de gagner de l'argent.

— Un pourcentage non négligeable sur les paris, un libre accès au bar et il choisit les adversaires qu'ils souhaitent défier. Il n'aime pas la facilité. Faire venir les gladiateurs est sans doute ce qui me coûte le plus cher à l'heure actuelle. Mais il m'en remporte bien plus.

Juste histoire de les mettre en garde. Il ne le laisserait pas partir aussi aisément.

— A-t-il conclu un contrat ? continua-t-elle.

Virgo grimaça. Si seulement... il n'aurait pas besoin de marcher sur des œufs.

— Il refuse d'être lié aussi fermement. Ce n'est pas un combattant stable. Il faut savoir le prendre.

Encore une mise en garde. « Moi j'y parviens, mais je ne peux pas vous assurer que vous y arriverez. »

La femme regarda l'homme qui soupira en haussant les épaules. Virgo eut du mal à interpréter ce geste.

— Vous a-t-il dit pourquoi il se battait ?

Question étrange.

— Aucune idée. Il n'est pas bavard et, de manière générale, n'aime pas discuter.

— Les défenseurs ne se battent pas dans les arènes sans raison, fit l'homme.

— Je sais bien, chuchota Virgo. Mais est-ce vraiment important ?

— Il pourrait décider d'arrêter à n'importe quel moment, souligna la femme.

Ça partait mal. Voilà qu'ils semblaient moins intéressés. Virgo retint une grimace. L'idée de se séparer de Cesare le peinait au départ, mais il avait finalement déterminé que ce serait une bonne chose. Il n'avait donc pas envie que cette opportunité capote.

— Je ne crois pas qu'il en ait le moindre désir, assura-t-il. La guerre les a rendus plus hargneux, plus combatifs. Ils ont perdu beaucoup des leurs, il me semble... et puis ça a fait ressortir leur côté belliqueux. Je pense que celui-ci a besoin de s'exprimer de cette manière. C'est comme une drogue. Il devient accroc aux jeux de l'arène. Il demande toujours plus fort, plus rapide comme adversaire... il aime le danger. Il périra sur la piste.

Il avait mis toute la conviction dont il était capable dans cette tirade. Et ce ne fut pas très difficile. Il avait déjà vu des guerriers comme le défenseur. Effectivement, parfois, les défenseurs venaient se tester dans les arènes. Cela ne durait pas et cela restait à un petit niveau. Ils n'avaient pas envie de mourir. Mais dans d'autres cas — et ce n'était pas réservé aux défenseurs —, les combattants s'enflétraient et demandaient toujours plus de sensations.

Ils désiraient repousser leurs limites, ils étaient accrocs à la peur qu'ils ressentaient ou à la popularité. La bataille dans une arène s'avérer bien différent d'un combat réel, plus enivrant, plus dangereux, plus vain. Si on mourait, c'était pour rien. Et parfois cette idée faisait perdre la tête.

Cesare présentait tous ses symptômes. Virgo mourrait d'envie de connaître la raison pour laquelle ce défenseur avait décidé de miser sa vie, mais il savait que peu importait finalement : il resterait jusqu'à ce qu'il trouve plus fort et périsse sur le sable de l'arène. Son instinct ne le trompait pas.

Et il vit, à l'expression de ses interlocuteurs, qu'ils étaient aussi convaincus que lui. Ils échangèrent un regard puis la femme entraîna l'homme un peu plus loin. Virgo ne le suivit pas, comprenant qu'elle souhaitait parler en tête à tête avec son partenaire. Ils débattirent quelques minutes. Le praoba essaya de décrypter leur discussion, mais il n'arrivait pas à lire sur les lèvres humaines.

Quand ils revinrent, il sentit que quelque chose clochait.

— Je veux le défier, affirma la femme, une lueur farouche dans les yeux.

Virgo la jaugea. C'était une guerrière à n'en pas douter. Il ignorait les pouvoirs dont elle disposait, mais il ne la croyait pas capable de vaincre le défenseur. Il se demandait si c'était une technique d'estimation, pour voir les ressources des combattants. Ce n'était pas rare, mais en général ce n'était pas les négociateurs directement qui se battaient. Un affrontement opposant le champion de leur club avec leur nouvelle recrue potentielle était organisé, à grand renfort de publicité pour maximiser les profits.

Mais ce n'était pas la proposition de la femme apparemment. Et cela troubla Virgo. Le regard de l'homme lui fit cependant comprendre que ce n'était pas négociable. Il étouffa un juron.

Capitolo 7

— Une femme ? s'étonna Cesare. Une humaine ?

— Elle a l'air, fit Virgo. Mais je ne lui ai pas demandé sa race, ça ne se fait pas.

Cesare était surpris. Virgo était venu le trouver après son combat contre le briut pour lui annoncer qu'une femme voulait lutter contre lui dans l'arène. Il lui cachait quelque chose c'était évident, mais le Valentinois ne parvenait pas à savoir quoi.

— À quoi elle s'apparente ?

Le praoba leva les yeux au ciel.

— Tu crois que je regarde ? Les humains se ressemblent tous. Vous êtes horribles.

Cela n'avancait pas le défenseur.

— Je ne suis pas en état, décida-t-il.

Son affrontement précédent avait été plaisant, mais l'avait lessivé. Il avait besoin d'un peu de repos. Se battre encore ne serait pas raisonnable. Même si son adversaire n'était pas souterrain.

— Attends un peu avant de refuser. C'est une bonne occasion de montrer que tu combats aussi les humains.

— Et pourquoi ? s'étonna le Valentinois.

— Les côtes devraient grandir davantage.

Le défenseur retint un soupir. Le praoba ne jurait que par le fric.

— Je te rappelle que ça ne m'intéresse pas.

— Ne dis pas ça, tu me donnes des aigreurs d'estomac, grimaça le souterrain. Je ne comprendrais jamais tes motivations, mais peu importe. Tu me dois bien ça.

Un éclair de fureur passa dans le regard de Cesare.

— Virgo, ne joue pas à ce jeu. Je suis venu te voir parce que je voulais combattre dans l'arène. Je ne te demande rien et tu engranges du bénéfice. Ne commence pas à dire que j'ai une dette envers toi, ça va me mettre de travers.

Le praoba essaya de ne pas écarquiller les yeux. C'était la première fois qu'il entendait le défenseur aligner autant de mots à la fois. Il n'en revenait pas. Il se reconcentra rapidement.

— Bon bon d'accord... disons que si tu affrontes cette femelle, je t'aurais ce que tu veux pour le combat d'après. Pourquoi pas un stirpion ?

Le défenseur allait refuser, mais la perspective de lutter contre un stirpion était grisante. Il en avait déjà battu plusieurs, pendant le conflit et auparavant, mais il avait remarqué que les guerriers d'arène demeuraient plus robustes que leurs homologues. Il soupira.

— Informe-la que j'ai besoin d'une heure de repos et que je suis son homme, céda-t-il.

Virgo sourit, dévoilant ses canines proéminentes puis lui tapa sur l'épaule. Il se fraya ensuite un chemin à travers la foule. Cesare essaya de découvrir où il allait pour tenter d'apercevoir sa concurrente, mais le praoba disparut dans les recoins du bar et il renonça. Il le verrait bien assez tôt.

Peut-être qu'il le regretterait si la forme humaine de la femme n'était qu'un camouflage. Au fond de lui, il l'espérait. Ce serait intéressant qu'un combat qui paraissait trop facile soit finalement plus dangereux. Le namtapotum le grisa momentanément. Il conservait un peu d'énergie belliqueuse après réflexion.

Le briut avait attisé sa colère. Elle s'était un peu éteinte quand il l'avait vaincu et elle aurait sans doute fini par disparaître complètement jusqu'au lendemain, mais la perspective d'un nouvel affrontement l'avait ravivée.

Il termina sa boisson cul sec puis retourna dans les coulisses pour réaliser quelques étirements et choisir des armes. Si son ennemi ne se montrait qu'humain, il aurait probablement des armes. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas combattu, armé. Pas dans l'arène. Et si jamais ce n'était finalement pas un humain, il en aurait besoin. Il restait un peu faible et les armes pourraient donner du spectacle supplémentaire. Virgo se réjouirait et il pourrait revenir le lendemain affronter le stirpion.

Il entra dans les coulisses et avisa le râtelier. Plusieurs lames reposaient dessus ainsi que des haches, des lances et des boucliers. Il ignora les protections et regarda plutôt les armes de poings. Il allait choisir une épée quand la porte derrière lui grinça sur ses gonds. Il se tourna et vit une silhouette avancer vers lui.

Elle était indubitablement féminine. La femme roulait ses hanches en marchant, mais Cesare pouvait déceler son aura guerrière et ne se laissa pas tromper par sa gestuelle aguicheuse. Elle portait un jean, un bustier rouge qui moulait sa poitrine, une veste en cuir et un masque vénitien pourpre et doré qui lui couvrait tout le visage, mettant en valeur son crâne rasé. Cesare essaya de voir ses yeux, mais la pénombre l'en empêcha. Il nota qu'elle n'arborait pas d'armes et renonça à en prendre une. Le loup l'incitait à penser qu'elle était bel et bien humaine. S'il se trompait, il assumerait, mais il ne doutait

pas.

Elle se détourna rapidement et se mit face à la porte de l'arène. Cesare l'imita. Elle ne souhaitait pas discuter, ce qui le surprit puisqu'elle avait été à l'initiative de leur affrontement, mais qui le soulagea. Il n'aimait vraiment pas palabrer.

Ils entendirent le petit laïus de Virgo les présentant puis la foule applaudir et la grille s'ouvrit enfin. La femme se rua dans l'arène et Cesare observa sa détente et sa souplesse. Quelque chose s'enclencha dans son cerveau, mais il ne parvenait pas à savoir quoi. Il renonça à essayer de comprendre et pénétra à son tour sur la piste.

Le cadavre du briut avait été évacué, le sable nettoyé, toutes traces de son combat précédent avaient disparu. Il fit rouler ses épaules et puis le gong retentit.

L'affrontement commençait.

La femme se mit à lui tourner autour pour jauger ses capacités. Il l'imita. Il n'ignorait pas qu'elle avait sûrement dû le voir batailler et qu'elle possédait donc un avantage certain. Il devait prendre le dessus rapidement, la surprendre et changer de stratégie. Employer la même méthode qu'avec le briut ne fonctionnerait pas.

Il décida d'interrompre les préliminaires.

Il exécuta une roulade pour s'approcher d'elle et lui balayait les jambes. Mais elle l'esquiva et effectua un coup de pied de retourné. Il s'y soustrait en se redressant et para de justesse un coup de pied dans ses bijoux de famille. Il nota qu'elle n'hésitait donc pas à utiliser des coups bas et arrêta un crochet. Il pivota pour éviter un autre coup de pied et dans son élan, en profita pour lui asséner un coup de poing dans la mâchoire.

Elle tituba, sonnée, et il la frappa une deuxième fois. Elle fit un pas sur le côté pour esquiver sa troisième attaque et il bloqua son coup de pied bas avant de lui flanquer un troisième crochet dans la mandibule. Elle encaissait plutôt bien et ce constat empêcha Cesare de voir son pied. Elle lui asséna un coup dans le ventre et il recula. Il riposta par une offensive similaire, mais elle exécuta un léger saut en arrière.

Il n'attendit pas qu'elle se remette et lui donna un revers dans la joue puis enchaîna une série de crochets dans la figure. Le masque restait souple sous ses poings, si bien qu'il s'aperçut qu'il ne le protégeait pas et qu'elle ressentait le moindre de ses chocs. Elle chuta à terre, mais il n'avait pas envie de prendre des gants et voulut l'achever d'un coup puissant sur le haut du crâne. Elle tomba sur le côté, mais ne fut pas assommée.

Elle bloqua son attaque, lui flanqua un coup de coude dans le ventre et se redressa dans le même mouvement. Elle le saisit par l'épaule et, avant qu'il ait pu comprendre ce qui lui arrivait, il fit un vol plané et atterrit durement contre le mur. Surpris, il se releva néanmoins rapidement alors qu'elle lui fonçait dessus. Elle sauta pour lui donner une

savate dans la poitrine, mais il esquiva et bondit pour riposter par un coup de pied retourné. Elle encaissa le choc en reculant légèrement puis fit apparaître un gourdin dans sa main.

Il masqua sa stupéfaction et intégra cette nouvelle donnée. Elle avait des pouvoirs et une arme. Elle la fit tourner, mais il se baissa pour l'éviter et la bloqua quand elle la fit revenir vers lui.

Il s'en saisit et la lui prit des mains en la poussant contre le mur de l'arène. Elle le heurta violemment et tomba au sol. Il voulut lui porter un coup de poing, mais elle effectua une roulade et s'éloigna de lui. Il jeta le gourdin. Il aurait pu le conserver, mais il avait finalement envie de la dérouiller à mains nues. Elle s'avérait légère et agile et elle commençait vraiment à l'énerver.

Il bondit pour la rejoindre et lui asséna plusieurs crochets dans la figure. Elle s'écroula dans le sable, mais se redressa. Il n'attendit pas qu'elle se relève entièrement et lui donna plusieurs coups de pied dans la poitrine. Elle s'effondra une dernière fois sur le sol et il la prit par la gorge, la soulevant de terre. Elle se débattit puis un poignard jaillit dans sa main et elle administra un coup à Cesare.

Il recula sous la douleur, du sang coulant de son œil. Une balafre s'épanouit sur son visage, mais il avait fermé la paupière à temps. Sa vision était rougie, mais il voyait encore clair. Pas suffisamment pour esquiver la série de crochets que l'humaine lui infligea. Il faiblit sous les assauts brutaux, se disant qu'elle avait décidément plus de forces qu'il n'y paraissait.

Elle donna un crochet plus puissant que les autres et il s'écroula. Il se redressa vivement, mais elle lui porta un coup de pied retourné qu'il ne put fuir. Il se retrouva par terre et tenta de répliquer par un coup de pied, mais elle l'esquiva par un léger bond en arrière avant de reprendre ses crochets.

Il encaissa, mais sa vision se flouait de plus en plus et, sonné, il n'arriva pas à riposter. Il voulut. Sans succès. Finalement, elle lui balaya les jambes et il tomba sur le sol, à genoux. Essoufflé, il ne put l'arrêter lorsqu'elle passa derrière lui, noua un lacet autour de son cou et l'attira contre elle.

— Pas si fort que ça on dirait, susurra-t-elle.

Il connaissait cette voix, mais ne parvenait pas à savoir pourquoi. Il n'avait pas reconnu le style de combat de cette inconnue, il n'aurait pas dû connaître sa voix, mais c'était le cas. Il essaya de l'identifier, mais tout paraissait étrange, cotonneux.

Il entendit la foule demander sa mise à mort. Il jura. Il avait perdu ce combat. La colère s'engouffra dans ses veines. Ce n'était pas comme ça que cela aurait dû se passer.

— C'est à cause des acclamations que tu fais ça ? continua la femme. Ou bien pour l'adrénaline ? Quelle raison as-tu de te donner ainsi en spectacle ?

Il grogna. Il n'aimait pas ses questions. Pourquoi voulait-elle savoir ?

— Ou alors serait-ce ta manière de faire ton deuil ? Te crois-tu malin ? Pleurer des morts et risquer ta vie, pour que tes compagnons survivants aient un cadavre supplémentaire à enterrer... oui c'est très intelligent ! Es-tu content de périr à présent ?

Il déglutit. Pourquoi était-elle au courant de tout cela ? La colère le disputait à la frustration. Elle avait raison sur toute la ligne et maintenant qu'il était à deux doigts de succomber, il s'en voulait. À quoi avait-il pu bien songer ? Naples et Lucia... il était en colère contre eux, mais ils ne méritaient pas ça.

Penser à ses compagnons lui permit d'avoir un éclair de génie.

— Lucia, murmura-t-il, identifiant enfin son adversaire.

Une douleur soudaine explosa dans son cerveau et il sombra dans les ténèbres.

Capitolo 8

Naples coucha Cesare sur son lit puis se redressa et considéra longuement sa compagne. Elle présentait des traits tirés, des hématomes fleurissaient déjà sur son visage et l'inquiétude se lisait dans les yeux bleus. Elle s'assit sur le matelas et caressa tendrement la joue du Valentinois. Il s'éclipsa, comprenant qu'il était de trop. Il aurait forcément des nouvelles dès que Cesare reprendrait connaissance.

Lucia eut à peine conscience qu'il quittait la pièce. Elle était obnubilée par les traces des chocs qu'elle lui avait portés. Les ecchymoses naissaient sur son visage et le haut de son torse. Elle n'avait pas retenu ses coups, histoire de faire bonne mesure. C'était la première fois qu'elle avait le dessus sur son compagnon. La plupart du temps, lors de leurs entraînements, c'était lui qui gagnait.

Mais cette fois, elle avait changé de tactique. Elle n'utilisait aucune arme, sauf celles qu'elle avait fini par faire apparaître à l'aide d'une des formules que Valens avait consignées comme étant les plus efficaces et les plus susceptibles de servir pendant un combat. Elle n'avait pas toujours réussi, mais suffisamment pour surprendre le Valentinois et lui asséner quelques coups décisifs.

Elle n'ignorait que sans cela, son compagnon l'aurait reconnue sans aucun problème et en quelques secondes à peine. Déjà, dans les coulisses, quand elle marchait, elle avait pu voir que son geste lui avait attiré l'attention. Et pas uniquement parce qu'elle se savait sensuelle. Dans son regard, il y avait eu une lueur. Il essayait de se rappeler s'il la connaissait.

Lucia n'avait pas eu le temps de changer sa démarche. Elle n'y avait même pas songé. Mais cela l'avait convaincue que ses techniques combattantes devaient varier pour ne pas être démasquée. Autrement, le port de ce masque aurait été une pure perte. Elle avait donc calqué ses tactiques sur d'autres, qu'elle avait eu du mal à maîtriser au début, mais qu'elle s'était fait une joie d'appliquer sur la fin.

Cesare n'y avait vu que du feu. Et elle savait que l'utilisation des formules et l'apparition des armes avaient achevé de le perturber. Il n'y avait qu'au dénouement, lorsqu'il avait bel et bien perdu, qu'il l'avait enfin reconnue. Elle se doutait que c'était

sans doute sa voix qui l'avait trahie. Mais elle frissonnait encore d'avoir entendu son prénom prononcé de cette manière.

— Lucia ?

Elle crut qu'elle était tellement plongée dans ses pensées qu'elle avait rêvé, mais elle sentit des doigts se rabattre sur les siens et vit que Cesare s'était réveillé. Il avait le regard braqué sur elle, légèrement brumeux.

— C'est moi, admit-elle en posant sa main sur son front.

Il ferma doucement les yeux, appréciant la caresse. Il avait rêvé. Une femme lui ressemblant, avec sa voix, lui avait foutu la trempe de sa vie. C'était un drôle de songe, peut-être qu'il la ferait rire. Il rouvrit les yeux et considéra sa compagne. Il allait lui raconter son rêve, mais il remarqua les bleus qui lui ornaient la joue et le bas de sa mâchoire.

Il leva lentement la main, mais s'arrêta en voyant le crâne rasé. Les images lui revinrent en mémoire.

— Ce n'était pas un songe, comprit-il dans un murmure.

Elle eut un léger sourire, indulgente.

— Non, ce n'était pas un songe. Nous nous sommes battus. Et j'ai gagné.

Elle essayait d'adopter un ton badin, mais elle craignait que, finalement, cela n'ait rien résolu. Elle en avait été persuadée, mais à présent, elle n'en était plus si sûre.

Il fronça les sourcils. Il se rappelait du combat et des sentiments qui l'avaient assailli. La colère, comme à chaque fois, le soulagement d'oublier un instant ces problèmes et puis la frustration et la honte. Leur conversation l'avait marqué.

— Depuis quand tu as saisi que je me battais dans une arène ? demanda-t-il, soucieux d'appréhender le raisonnement de sa compagne depuis le début.

— Pas longtemps, avoua-t-elle. C'est Naples qui l'a compris avant moi. Ensuite, il n'a pas fallu chercher longtemps pour trouver le bar souterrain où tu te rendais. Valens était doué pour hacker, mais je ne suis pas nulle non plus. Et le système de protection de la ville n'est vraiment pas fiable. Pirater les caméras de sécurité fut rapide.

Un sourire naquit sur ses lèvres, puis disparut. Penser à Valens était douloureux. Elle remarqua son expression.

— C'est pour Paul et Valens que tu fais tout ça ? Tu crois que ça va les ramener ?

Elle ne voulait pas adopter de ton moralisateur, mais elle s'inquiétait trop. Et trop énervée.

— J'en ai conscience. C'était une erreur, admit-il. Mais, je ne savais plus... c'était trop pénible Lucia. Vivre ici, dans cette maison, sans eux... c'est vide et c'est... lancinant.

— Je comprends, assura-t-elle en serrant sa main dans la sienne. Mais tu... tu aurais pu nous en parler... m'en parler.

Cesare vit la souffrance de sa compagne et la culpabilité l'emporta. Il n'avait pensé qu'à lui, qu'à sa douleur... il avait négligé celle de ses compagnons. Pire, il s'était persuadé qu'ils n'en avaient pas ressenti. Mais Lucia avait clairement l'air de quelqu'un qui venait d'être trahi, d'être abandonné. Et Cesare ne le supportait pas.

— Je suis désolé. Je voulais simplement oublier... enfin essayer.

Lucia hocha la tête. Elle comprenait sa démarche, même si elle ne partageait pas son point de vue. S'isoler et se battre pour faire son deuil, cela la dépassait.

— Si tu étais mort..., commença-t-elle, mais elle ne finit pas sa phrase.

Il la tira contre lui et la serra contre sa poitrine. Il lui embrassa le crâne et caressa sa tête. Il s'en voulait terriblement. Il s'était montré aveugle. Pendant des semaines, elle avait souffert de son absence. Il s'était coupé de tout le monde, et d'elle aussi, pour ne pas subir, pour ne pas affronter la douleur, mais il l'avait finalement causée. Rendre malheureuse Lucia était la pire des choses pour lui. Il n'en revenait pas d'en avoir été capable. Il ne l'aurait jamais cru. Il l'aimait tellement.

Il ne le verbalisa pas. Il savait qu'elle n'appréciait pas cela. Mais il la serra contre elle, lui murmurant des mots d'excuse. Elle ne dit rien. Elle pleura en silence, heureuse de l'avoir retrouvé. Après quelques instants, elle releva la tête. Leurs regards se croisèrent et elle se pencha légèrement pour l'embrasser.

Sa main se posa sur sa nuque et elle eut l'impression d'avoir trouvé un peu d'ombre dans le désert. Elle apprécia son étreinte, mais grimaça quand il caressa son crâne.

— Tu n'aurais pas dû aller jusque là, murmura-t-il.

Elle pouvait entendre le regret dans sa voix. Son cœur se serra. Il adorait ses cheveux, elle le savait. Mais justement parce qu'il les adorait, elle avait dû les couper. Pour qu'il ne la reconnaisse pas.

— C'est un petit sacrifice pour que tu nous reviennes.

Il opina. C'était sa faute, encore. Elle avait tranché sa crinière magnifique, pour lui. Il garda cette preuve d'amour dans un coin de sa poitrine. Elle lui en distillait toujours très peu, mais des immenses et il les conservait comme autant de trésors. Elle ne pouvait pas avouer ses sentiments, mais il savait ou pensait savoir ce qu'elle éprouvait pour lui. Quand il doutait de son affection, il ressortait tous les indices et les repassait en revue. Il finit par soupirer.

— Ça repousse, décida-t-il.

Elle sourit et l'embrassa encore.

Ne voyant pas revenir Lucia après une heure, Naples comprit qu'ils avaient dû se réconcilier. Cela lui fit chaud au cœur. Il n'aurait pas aimé que ses compagnons ne s'entendent plus. Le deuil, les tensions... c'était trop pour un seul clan. Soulagé, il se servit un verre de vin puis s'installa sur la terrasse pour profiter d'un livre.

Le soleil se couchait paresseusement. C'était l'heure idéale pour bénéficier du fond d'air frais. Les grandes chaleurs n'allaient pas tarder à commencer et Naples se trouverait réduit à ne pouvoir lire que la nuit, au son des grillons et à la lumière artificielle. Il n'avait pas hâte.

Il réussit à parcourir quelques pages avant que le personnage ne soit de nouveau confronté à un important dilemme. Devait-il sauver l'amour de sa vie ou bien l'humanité ? Évidemment, il cherchait à préserver les deux et Naples se demanda comment il pouvait faire.

Mais cela le fit soudainement penser à Leo.

Son cœur se comprima. Il se repassa leur conversation, au fait que son assistant voulait fuir loin de lui. Il ne l'acceptait pas.

Avec le problème de Cesare, il n'avait pas eu le temps d'en discuter avec Lucia. Elle lui aurait sans doute dit de faire face à ses sentiments, mais il ne savait pas s'il en était capable. Il aurait eu besoin de son analyse.

Il essaya de se convaincre qu'une fois qu'il serait loin, sans possibilité de retour, l'oublier serait facile. Tout ceci serait derrière lui et s'interroger sur les émotions qu'il éprouvait ne serait plus nécessaire. Peu importait qu'il ait ressenti de l'enthousiasme et de la panique. Il n'avait pas besoin d'y réfléchir.

Il savait déjà ce qu'il éprouvait.

Il aimait Leo.

Il n'avait jamais aimé qui que ce soit. Il ne pouvait pas, ne s'en estimait pas digne et ne s'était jamais trouvé dans une position sentimentale. Il ignorait les histoires d'amour, la manière de les commencer, de les appréhender, de les continuer... et puis, qu'avait-il à offrir ?

Malgré tout cela, malgré ces belles résolutions, il n'arrivait pas à se convaincre que tout irait mieux une fois Leo parti. Il souffrirait.

La douleur, il connaissait.

Mais cette souffrance s'avérait curieusement plus dure que toutes les autres, plus intrusive, plus dévorante. Il n'en avait donc pas envie.

Il soupira.

Paul, Valens... Ils étaient tombés. Paul allait retrouver la femme de sa vie, Valens n'avait pas expérimenté l'amour... Quant à lui, la mort ne lui apporterait qu'un repos.

L'image de Leo s'imposa dans son âme. Il fit jouer sa mâchoire. Une idée germait dans son esprit, un désir, mais il ne voulait pas y céder. C'était une tentation trop grande. Mais il le devait.

Il sortit son portable et composa un SMS. Il hésita plusieurs secondes, son cœur tambourinant, avant d'appuyer sur envoi.

Quelque part dans un bar de Rome, près d'un homme qui buvait pour oublier, un téléphone sonna et le message « Je n'accepte pas votre démission. Rendez-vous demain huit heures, au bureau, ne soyez pas en retard. » s'afficha.

Capitolo 9

Son corps tremblait. Ses mains étaient moites.

Il n'aurait jamais dû taper ce SMS.

Mais sans cela, il n'aurait eu aucun espoir de le revoir. Il avait bien fait. Mais il n'aurait jamais dû envoyer ce SMS. Il étouffa un juron. C'était impossible de ressentir autant d'émotions contradictoires en même temps. De toute sa vie, il n'avait jamais éprouvé cela.

Il était passé par tout un panel de sentiments, la peur, la douleur, la tristesse, la solitude, l'abandon, la joie, le soulagement, la paix, la tranquillité, mais jamais toutes en même temps. Il avait l'impression que son corps allait exploser, que son cœur allait être réduit en miettes et qu'il ne resterait de lui qu'une coquille vide éparpillée aux quatre coins de l'univers.

Il inspira profondément puis expira lentement pour essayer de contrôler les sensations qui menaçaient de le submerger.

7 h 59.

Plus qu'une minute et il saurait.

Il n'avait pas reçu de réponse. Peut-être que son assistant n'avait pas regardé ses messages et était directement rentré chez lui, en Toscane. Dans cette éventualité, Naples ignorait sa réaction.

Lucia l'avait félicité d'avoir envoyé le texto. Elle l'encouragerait probablement à aller le chercher. Mais Naples n'était pas certain de le vouloir. Après tout, il avait expédié le SMS dans le but de conserver son collaborateur. Il doutait que ce soit pour pouvoir débiter une histoire avec lui. Il n'aurait pas su s'y prendre.

8 h.

On frappa à la porte. Son cœur tambourina. Il déglutit pour évacuer la tension et se leva avant de dire « Entrez ». La porte s'ouvrit, comme au ralenti, le mettant au supplice.

Leo passa la tête et le regarda. Il avait les traits tirés, sa chemise était froissée et ses cheveux en bataille. Naples ne l'avait jamais trouvé aussi beau. L'assistant soupira et

sourit.

— Je ne suis pas en retard, assura-t-il en pénétrant dans le bureau.

Naples ne put s'empêcher de se réjouir de retrouver l'humour de Leo.

— Non, en effet. Pile à l'heure.

— C'est que... je viens juste de lire votre texto, j'étais... peu importe.

Il passa sa main dans ses cheveux, gêné. Il n'avait pas vraiment envie d'avouer qu'il était allé noyer sa déception et son chagrin dans l'alcool ni qu'il s'était réveillé sur un banc dans la rue devant le bar. Par miracle, on ne lui avait rien volé. Sans doute parce qu'il arborait la tête du type qui ne possède rien.

— Je suis content que vous l'ayez eu, fit Naples en récupérant la lettre de démission de Leo. Je vous rends ceci.

Il croisa le regard de son assistant. Il était franc et doux et Naples eut envie de s'y perdre. Heureusement, Leo bougea pour se rapprocher et brisa le charme. Il prit le papier des mains de Naples et le contempla un moment. Leurs doigts se frôlèrent. L'électricité remonta dans le bras du défenseur.

— Pourquoi ? demanda finalement Leo.

Naples ne saisit pas la question dans un premier temps. Puis essaya de répondre.

— Vous êtes un excellent élément. Je n'ai pas envie de perdre le meilleur assistant que j'ai eu.

C'était la réalité. Du moins une partie. Il pria pour que cela lui suffise. Mais Leo sourit et Naples comprit que ce n'était pas le cas.

— C'est juste professionnel, dans ce cas ?

Le défenseur hésita. Il aurait pu lui dire la vérité, mais il ne voulait pas. Il n'était pas prêt à assumer ses sentiments. Leo prit cette hésitation pour une affirmation. Il essaya de faire passer sa déception et baissa les yeux quelques instants, réfléchissant. Puis il fixa de nouveau Naples.

— Je me dois d'insister, dit-il en retendant la lettre au défenseur. Je ne peux plus travailler pour vous.

— Leo, commença Naples.

Mais son assistant ne lui laissa pas le temps de continuer.

— Je ne peux pas collaborer avec vous alors que j'ai sans arrêt envie de vous toucher, de vous embrasser, de vous plaquer contre moi. Ce n'est pas correct. Je n'arriverai pas à me concentrer.

Le ventre du défenseur se tordit en même temps que la panique s'engouffrait dans ses veines. Il essaya de faire passer son désir et de calmer sa peur. Il considéra la lettre. S'il

la prenait, il partirait. Pour toujours.

— Vous ne pouvez pas me demander ça, insista Leo, dans un murmure.

Naples en était conscient. C'était peut-être trop que de dire à un homme de rester bien sagement à côté de l'objet de son fantasme sans jamais rien tenter. Sans doute que son envie aurait fini par se communiquer et que Naples aurait eu l'impression de vivre avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête en permanence.

Il faut dépasser ça. Les mots de Lucia résonnèrent dans son esprit.

— Je..., commença Naples, je suis désolé.

Leo fronça les sourcils. Il ne comprenait pas pourquoi le défenseur disait cela.

— Vous n'y êtes pour rien, assura-t-il néanmoins. C'est moi qui me suis fait des films. Même maintenant, quand j'ai lu votre texto... je ne me suis pas changé, je me suis précipité. Je croyais...

Il secoua la tête, amusé par sa propre bêtise.

— Je pensais que vous alliez me dire que vous m'aimiez aussi. C'est stupide. Et je ne peux pas vivre comme ça.

Naples le comprenait. Ses émotions se battaient en lui. Leo passa près de lui pour poser sa lettre sur le bureau. Il lui adressa un regard reconnaissant puis se dirigea vers la porte.

— Je refuse que vous partiez ! s'écria Naples, avant de s'en rendre compte.

Leo pivota, surpris puis le considéra. Naples ne put subir cet examen et se détourna. Il voulut passer derrière son bureau, comme si le meuble pouvait le protéger des sentiments qui faisaient rage en lui. Leo ne lui en laissa pas le temps. Il l'attrapa par le bras et le retourna, le plaquant contre lui.

La peur s'engouffra dans les veines du défenseur en même temps que le soulagement et l'excitation de se trouver près de lui. Les yeux bleus de Leo pénétrèrent Naples comme des dagues acérées et il entr'ouvrit légèrement les lèvres. Son assistant y vit une invitation et se pencha pour l'embrasser puis s'arrêta. Il sentait les tremblements de l'homme contre lui. Il soupira et desserra un peu son étreinte.

— Qu'est-ce que vous voulez ? murmura-t-il.

Naples était perdu. Son cœur avait parlé avant son esprit. Et à présent, il essayait de raisonner. Si Lucia avait été là, elle lui aurait flanqué un coup sur la tête. Paul aussi l'aurait probablement encouragé. Repenser à son compagnon lui fit prendre conscience de sa mort et que la vie, longue ou non, devait être vécue pleinement, au-delà des angoisses et des inquiétudes.

Alors il accomplit une chose qu'il n'avait pas faite depuis des siècles. Il posa la main

gauche sur la taille de Leo et la droite sur sa nuque pour l'attirer contre lui puis l'embrassa. Surpris, Leo ferma les yeux et répondit au baiser. Leurs langues jouèrent un moment tandis qu'il plaquait Naples contre lui, affamé.

Ce fut le défenseur qui rompit leur étreinte, essoufflé, heureux et paniqué. Il pouvait clairement sentir l'excitation de son assistant, mais se rappela soudain qu'il ne pouvait pas y répondre. Il vit la lueur de frustration et d'incompréhension de Leo et s'en voulut.

Qu'est-ce qui lui était passé par la tête ?

Il se détourna et Leo en fut surpris. Puis la colère le gagna. Il repoussa Naples dont le cœur se fissura.

— À quoi vous jouez bon sang ? s'emporta-t-il. Vous vous croyez drôle ? Je ne pensais pas que vous étiez comme ça. Cela vous amuse de jouer avec les émotions des autres ?

Naples aurait voulu s'insurger, mais les mots restaient bloqués dans sa gorge, sous le choc des accusations, de leur étreinte, des sentiments qui le bouleversaient... Le regard de Leo vibrait de colère et de déception. Cela lui fit mal.

— Je ne..., put-il à peine balbutier.

— Vous quoi ? s'énerva-t-il. Vous êtes vraiment... impossible. Vous battez le chaud et le froid. Je...

Il se tut, respirant fortement puis reprit.

— Je ne sais plus quoi penser. Vous m'avez repoussé, mais j'ai distinctement senti que vous me rendiez le baiser et puis vous vous êtes montré glacial et distant. Quand j'ai souhaité partir, vous étiez... comme abasourdi, déçu. Et puis ce message, cette conversation, ce... baiser.

Il s'approcha encore de Naples qui trembla, les larmes au bord des yeux.

— Vous êtes... que me voulez-vous ?

Il avait murmuré ces derniers mots. Sa colère était tombée en voyant la détresse de Naples. Son cœur se tordait en tout sens, tiraillé entre l'exaspération et l'envie. Mais face à lui, se trouvait visiblement un homme perdu. Et il ne comprenait pas. Il posa sa main sur la joue de Naples et ce dernier eut un sursaut sans toutefois reculer.

— Vous êtes la contradiction incarnée, soupira Leo.

— Je suis désolé, bredouilla le défenseur.

— Dites-moi ce qui vous arrive, supplia Leo. Pourquoi agissez-vous comme ça ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Naples aurait adoré répondre, mais il était perdu. Son silence asséna le coup de grâce à Leo. Il s'écarta de lui en secouant la tête. C'était trop douloureux et ça s'annonçait difficile. Paul lui avait conseillé de se montrer patient, mais il aurait aimé comprendre

pourquoi. Et il n'était pas certain de supporter cette situation longtemps. Il allait se détourner, mais Naples saisit le bas de sa chemise.

On aurait dit un enfant qui ne veut pas se séparer de sa mère et Leo essaya d'appréhender tout ça. Il avait vu cet homme se battre contre les forces de l'enfer sans avoir peur et voilà qu'il semblait sans protection. Il tremblait de se trouver dans ses bras, mais le désirait en même temps. Leo aurait aimé comprendre. Il insista.

— Naples, appela-t-il en posant de nouveau sa main sur la joue du défenseur. Dites-moi. Je vous aime.

— Parce que vous ne me connaissez pas, sourit Naples avant de reculer légèrement.

Il avait réussi à prendre sur lui et à maîtriser le torrent de ses émotions. Le calme de Leo semblait se communiquer à lui.

— Je ne demande que ça, fit Leo. Laissez-moi vous connaître.

— Je ne peux pas, admit Naples.

Il fournit un effort pour détacher ses doigts de la chemise de son assistant. Encore une fois, son instinct avait parlé avant sa tête.

— Bon sang ! enragea Leo, en voyant cette marche en arrière. Pourquoi vous refusez ? Je vous plais de toute évidence, vous avez envie de ça autant que moi, mais vous...

Il n'avait plus de mots. Il ne comprenait rien. Et il n'était pas dans son tempérament de se montrer patient. Pas quand il n'y comprenait rien.

— S'il vous plaît... expliquez-moi. Je m'en irai après, mais expliquez-moi, supplia-t-il.

— Je refuse que vous partiez, mais je ne peux pas vous offrir ce que vous cherchez, éclaircit Naples.

— Mais pourquoi ? voulut savoir Leo, exaspéré.

— Parce que je suis eunuque, avoua Naples, le cœur battant.

Leo recula d'un pas, comme frappé par la foudre. Le défenseur soupira. C'était sorti tout seul. Sa honte. Sa plus grande honte. Exposée comme en vitrine.

Capitolo 10

Il avait tout raconté. Tous ses plus noirs secrets étaient à présent déballés. Leo savait tout. Comment ses parents l'avaient vendu aux prêtres du temple, comment il avait été transformé en leur objet sexuel, comment il était ensuite passé aux mains des colons espagnols, comment ces derniers l'avaient castré parce qu'il commençait à grandir, comment il avait été considéré comme un élément de curiosité pour les orgies d'un bourgeois espagnol, comment il avait été jeté à la rue quand il était devenu trop adulte pour rester intéressant, la manière dont il avait rejoint un réseau de prostitution pour continuer à vivre, la façon dont un Espagnol l'avait racheté pour, plus tard, le libérer à Naples, comment il avait développé ses pouvoirs, sa rencontre avec Paul, la raison pour laquelle il méditait au lieu de dormir, ses siècles de fuite, son ignorance des émotions, sa prise de conscience de ce qu'il ressentait pour lui, son débat sentimental, la mort de Paul et de Valens...

Tout.

Jusqu'à aujourd'hui.

Leo avait tout écouté, de bout en bout, sans interruption quelconque. Son expression était demeurée indéchiffrable la plupart du temps, sauf au début où il serrait les poings, la colère luisant dans son regard. Naples n'avait pas su l'interpréter et avait préféré se concentrer sur son récit.

Il était presque midi et il était littéralement épuisé. Raconter son histoire l'avait vidé. Il ne s'était pas cru capable de pouvoir accomplir une telle chose. Il avait toujours imaginé qu'il ne pourrait jamais la dire à qui que ce soit. Même Paul avait ignoré certaines des choses qu'il venait de confesser à Leo.

À présent, Naples ne possédait plus rien. Plus d'ombres où se cacher. Leo savait tout. C'était à lui de faire son choix. L'inquiétude l'enveloppait alors qu'il s'appuyait sur son bureau pour se reposer un peu. Il observa son assistant.

Ce dernier s'était assis à un moment donné. Il avait le regard dans le vide, comme sonné. Toutes ses révélations étaient énormes et faisaient beaucoup à avaler. La castration était une chose, les viols, une autre, les siècles de fuite et d'errance, les

pouvoirs... il n'était pas certain de pouvoir tout digérer.

Cette remarque le renvoya à sa difficulté d'encaisser l'existence d'un monde parallèle. Celui de Naples. Il voulait l'éviter. Mais s'était accroché à cause de Naples. Parce que l'amour pouvait tout surmonter, n'est-ce pas ?

Mais ça ? Était-ce possible ? Comment Naples pouvait encore vivre normalement ?

Et puis, Leo se fit la réflexion que Naples ne vivait pas normalement. Il s'était retranché de la société et de la communauté des êtres humains, il s'était refusé à l'amour, il avait fabriqué une carapace autour de lui, de son corps et de ses émotions. Et Leo avait souhaité tout balayer.

Il s'en voulut de la manière dont il avait agi. L'embrasser de cette façon... il saisissait à présent pourquoi il y avait autant de contradictions dans les gestes de Naples. Tout était clair. Le stress post-traumatique des viols et du reste demeurait, mais Naples aspirait à autre chose maintenant. Il avait envie de sauter le pas tout en étant effrayé par sa propre hardiesse. Tout cela, Leo le comprenait.

C'était tout de même difficile à avaler.

Il leva les yeux vers Naples. Le défenseur le regardait comme si la prochaine parole qu'il dirait allait sceller son destin. Leo sentit un énorme fardeau descendre sur ses épaules. La conversation qu'il avait eue avec Paul lui revenait à l'esprit.

Naples en valait le coup. Leo le percevait au fond de lui. Il soupira puis se redressa.

L'homme en face de lui était mutilé, blessé, meurtri. Leo l'aimait.

— Je m'en fous, lâcha-t-il en prenant les mains de Naples dans les siennes.

Le défenseur fronça les sourcils, surpris. Cela pouvait vouloir dire tout et son contraire.

— Je... Tu sais que j'ai du mal à encaisser les nouvelles, sourit Leo. Et celles-ci sont... plutôt dures. J'ignore si je parviendrais à tout... assumer. Mais je m'en moque. Parce que je t'aime Naples. Tu pourrais avoir trois bras, des furoncles, une âme maléfique cachée ou je ne sais quoi d'autre, ça ne changerait rien.

— Leo... tu ne te rends pas compte, soupira Naples.

Les paroles de Leo le rendaient inexplicablement heureux, mais il n'avait pas envie que son espoir soit douché. Il ne supporterait pas une fausse joie.

— Toi non plus, rétorqua Leo. (Naples eut un air interrogateur.) Je ne sais pas ce que tu as vécu, tu me l'as confié, mais je pense que si on ne le vit pas soi-même on ne peut pas véritablement comprendre. Alors je ne sais pas. Je ne sais pas ce que ça fait. Mais tu ne sais pas non plus ce que ça fait d'être amoureux de toi. J'ai vécu un calvaire en Colombie. Tu n'étais pas là, tu ne répondais que très rarement à mes messages... c'était

une horreur. Encore plus après Noël. J'aurais réussi à faire mon deuil si tu avais refusé nettement, mais maintenant que je sais que tu partages mes sentiments, alors rien ne pourra jamais me convaincre de partir.

— Leo, je ne pourrais pas..., commença Naples, mais ses récriminations moururent dans sa gorge.

— Je ne sais pas comment on va...

Leo sourit de sa peur.

— J'ignore réellement ce qui va se passer. Tu vas devoir t'habituer à l'idée que je veux t'aimer, que je veux qu'on soit ensemble. Je vais devoir me faire à l'idée que tu vis dans un monde qui m'effraie.

— J'ai vraiment rien pour moi, remarqua Naples, faussement amusé. Eunuque, défenseur... je ne pourrais rien trouver de mieux pour t'indisposer.

Il voulut s'éloigner, mais Leo le retint avant d'hésiter.

— Est-ce que ça va quand je fais ça ? Quand je te retiens parce que je refuse que tu partes loin de moi ?

Naples se réjouit de cet égard, néanmoins meurtri que Leo se sente obligé de demander.

— Tu vois ? Comment veux-tu qu'on fasse ?

— Petit à petit, répondit Leo. Que tu m'apprennes ce qui te dérange pour qu'on y travaille. Je n'ignore pas que cela va être compliqué et je ne peux pas te promettre d'être toujours patient et compréhensif. Tu ne peux pas savoir combien ça me coûte de rester là et de te dire tout ça. Ne te méprends pas, tu n'y es pour rien. J'ai juste envie de... hurler. Parce que ce que tu as vécu... je ne suis pas certain que j'aurais pu le surmonter. Mais tu l'as fais.

« Cette force de caractère, tu sais qu'elle me fait défaut. J'ai déjà du mal avec la révélation sur le monde magique alors... mais toi, tu as cette détermination, cette capacité à te remettre. Je veux m'en inspirer. Parce que je désire être avec toi, peu importe ce que je dois faire pour y arriver. Mais j'aimerais connaître une chose.

Le cœur de Naples menaça de s'arrêter, mais il parvint à hocher la tête pour inciter Leo à poser sa question.

— Est-ce que ceux qui t'ont fait ça sont encore en vie ?

Le défenseur ne comprit pas vraiment la raison de cette interrogation, mais sut qu'il n'avait pas le choix : il devait répondre.

— Non, ce n'était que des humains. J'ignore comment ils sont morts, mais ils le sont, c'est une certitude.

— Tant mieux, assura Leo. Je les aurais pulvérisés.

Sa mâchoire joua, son regard se fit plus dur et Naples sut avec conviction que rien n'aurait pu l'arrêter. Son instinct de protection s'était éveillé et Naples se sentit étrangement bien. C'était la première fois depuis longtemps qu'il se trouvait en sécurité. Avec le clan, il était en paix et tranquille, mais avec Leo, il savait que rien ne pouvait lui arriver.

Il s'approcha un peu plus de lui et, hésitant, tâtonnant, prit la main de son assistant dans la sienne. Son regard croisa le sien et il comprit que Leo essayait de voir où il voulait en venir. Il combattit les reliquats de ses angoisses passées.

Elles n'avaient plus lieu d'être.

Il s'avança encore plus, jusqu'à ce que son torse touche celui de Leo puis nicha son nez dans son cou. Il respira son odeur, mélange d'alcool, de sueur et de coton et ferma les yeux. Leo le serra dans ses bras et une sensation de bien-être l'enveloppa. Une légère peur affleurait sous la surface, mais il la réprima.

— Je t'aime, murmura Leo, achevant de le convaincre qu'il avait bien fait de prendre des risques.

Il ne répondit pas. C'était encore trop tôt. Il s'écarta lentement et plongea ses yeux dans ceux de son assistant. Leo y lut ses sentiments et cela lui suffit. Il eut un grand sourire puis ne put s'empêcher de faire de l'humour.

— Putain, on va galérer, toi et moi.

Malgré, ou à cause de la pression accumulée, Naples éclata de rire.